

géo donnet

la cloche de feu

mai 1940 à andoy - wierde

LE CRESPON

NUMERO 5

JUIN 1990

mai 1940 :



une publication de
l'asbl le crespion ~ andoy - wierde

mai 1990

Enquêtes et documentation:

José Bette
Géo Donnet
Diderich Legrain
Rudy Magain
Philippe Pirlot

Rédaction:

Géo Donnet

Composition:

Philippe Pirlot

Mise en page et couverture:

Jacqueline Blondiaux

Cartes et plans:

Marcel Bertrand
Jacqueline Blondiaux
Philippe Pirlot

Pour leurs précieux témoignages, merci à:

Marcel Bertrand	Lucie Ligo
Joseph Degehet	Freddy Metten
Madeleine Degehet	Léon Stampe
Madame de Thysebaert	Berthe Wagner
Maria Dispaux	

Sources:

- Journal de Campagne du capitaine Degehet (mai 40).
- Rapport de la commission spéciale militaire (octobre 46).
- Mémoires de Freddy Metten.
- Mémoires de Léon Stampe.
- Histoire du 13ème de ligne par le colonel Massart
- Journal de campagne de la 211ème division d'infanterie allemande.
- Journal d'évacuation de Maria Dispaux
- La seconde guerre mondiale (éditions Larousse)
- Archives du service des constructions militaires
- Rapport de Jean de Moreau (août 40)

Edition:

ASBL Le Crespon 98, rue Grande Andoy-Wierde

La cloche de feu

Mai 1940 à Andoy-Wierde

Déclaration de la guerre : 10 mai 1940
Evacuation d'Ulgelbier : 13 mai 1940 à 2 h. après ^{mid}
Départ

Le matin du dimanche 12 mai qui était la Ten-
leide, a cause du bombardement par avions nous fuy-
ons accompagnés des Camryns pour passer le pont de
famles et continuer vers la France.
Ecrivis sur les hauteurs d'Espent et près du fosse
anti-tank un combat se déclencha juste au dessus
de nous et nous nous couchâmes par terre mais le com-
bat devenant plus violent nous rebroussâmes chemin
car dans ces parages glandongés il n'y avait pas de
broussailles pour s'abriter. Des Camryns voulant aller
à l'alai dans un jonctionnement de soldats leur mère
tribulant dans les herbes et se tortillant le pied nous
revenons nous coucher dans une tranchée tandis que
le combat continuait. Un soldat arriva près de nous
pour nous rassurer car nous avions peur de combat
fixissant nous nous remettons en route nous arrivons
à la Comogne où l'on nous annonce que le brig-
mistie avait dit d'évacuer immédiatement sur la France.
Nous mangions et nous parlons chez Pirmes. Là on
chargea sur une charrette la veuve Pirmes, Ebna
et Edelina Massin - on chargea aussi 3 enfants et
Blémentine Camryn ainsi que les bagages on
part par la route militaire là on s'arrêta une
première fois a cause des avions survolant les for-
êts. on continua jusque la perche où un vio-
lent combat nous fit cacher dans une haie et on

Extrait du "Journal d'évacuation" de Maria Dispaux; rédigé en Juin 1940. Le départ.

Bien que d'apparence poétique, la cloche de feu est une expression technique de l'artillerie et notamment de l'artillerie de forteresses. Il s'agit d'un tir de barrage particulier par lequel les forts voisins protègent un fort attaqué; la pluie d'obus dessine "une cloche de feu".

On peut étendre l'image au village, à la Belgique entière que les Allemands ont couverts en mai 40 d'une cloche de terreur et de souffrance.

Tout le monde a souffert et il est important de s'en souvenir. Nous avons choisi de raconter l'Andoy-Wierde de cette époque à travers la vie de neuf personnages; nous aurions pu, nous aurions dû parler des autres, parler de tout le monde; mais, c'était impossible.

L'ouvrage est un récit légèrement romancé; cela veut dire que la réalité historique de la plupart des événements en fait un récit et que l'imagination qui a comblé certains trous de mémoire et de documentation lui donne parfois l'allure d'un roman. Il faudrait ajouter "légèrement chaotique"; le puzzle des morceaux de vies qui vous est présenté reflète ce qui fut la principale caractéristique de mai 40 en Belgique: une énorme pagaille.

Il est utile d'avoir à portée de regard les cartes routières de Belgique, de France et d'Allemagne; la plupart des personnages ont beaucoup voyagé.

Annexes:

Plan d'Andoy Wierde

Plan du fort

Coupe du fort

Extrait du rapport de la commission des Forts

De temps en temps, il était arrivé au Caporal Stampe d'"oublier" dans la cuisine de ses logeurs un quartier de porc ou un cageot de chicons. Angèle et Alexandre Deborsu lui en avaient su gré: ces libéralités, providentielles en ces temps difficiles, avaient permis au Caporal Stampe de passer de la botte de paille dans un coin de la menuiserie au matelas de laine douillet dans une vraie chambre, donnant sur la rue Grande.

Aussi, ce matin, comme d'ailleurs chaque matin, Léon Stampe commence-t-il sa journée en bénissant le dieu militaire qui l'a fait affecter à l'intendance de la sixième compagnie du 13ème de Ligne, sur laquelle il prélève sans grand dommage, les conditions de son modeste confort.

Normalement, il devrait être TS *. C'est vrai qu'en septembre dernier (huit mois déjà!) il croyait avoir quitté un village sympathique (Hastière), une épouse charmante (Marie) et un boulot intéressant (à la Compagnie du Nord Belge, ancêtre de la SNCB) pour venir ici jouer au téléphoniste.

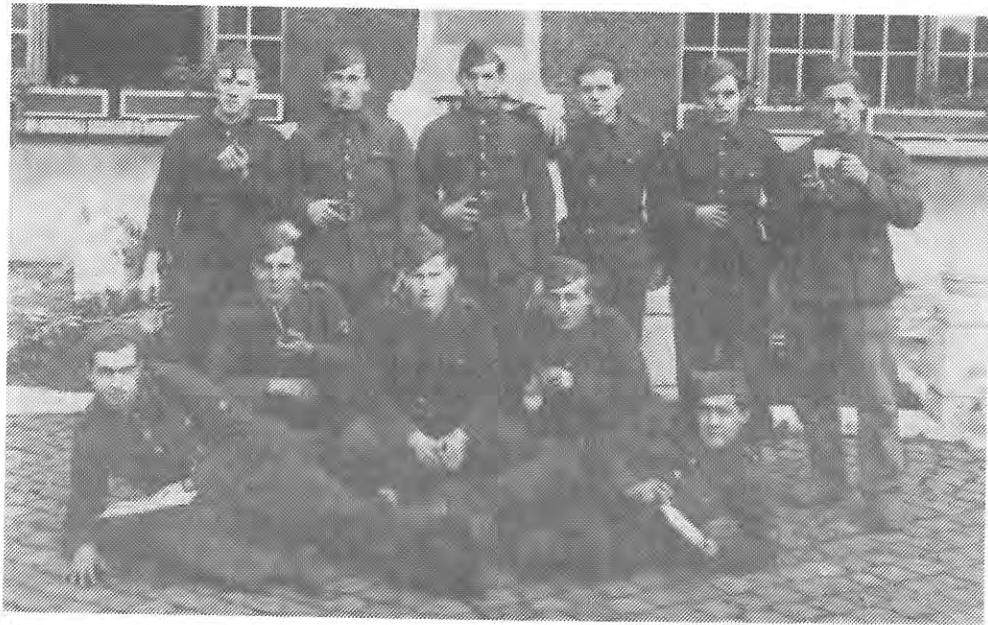
Mais des TS, il y en avait eu trop. Grâce au ciel, car sa fonction d'approvisionneur lui épargne, en plus de la paille, les marches, les manoeuvres, les évolutions en rangs serrés et autres vicissitudes du fantassin ordinaire.

Sa matinée se passe à coltiner des sacs de pommes de terre et des paniers de pains, charger et décharger la camionnette, marchander à la compagnie ravitaillement, affronter les réclamations du cuistot, jamais content de ce qu'on lui apporte... La routine...

Mais l'après-midi, le sport! Football dans la prairie derrière chez Mimie (vous savez bien, le café qui fait le coin, à la Perche, au bout de la rue Grande!). Là il est à son affaire et se démène comme un gamin au centre-half d'une équipe exubérante: on jure contre les taupinières, on tape sur les tibias plus que sur le ballon, on se dispute interminablement pour un penalty; bref, on s'amuse!

* TS= Téléphoniste Signaleur.

On s'amuse aussi le soir, dans une grange que la magie d'un peu de bière - la solde dérisoire ne permet pas de folies - transforme en café concert; Madame la Marquise et l'inusable Madelon apaisent pour un soir l'inquiétude et l'ennui des nouveaux poilus. On s'amuse... mais pas souvent! En rentrant, un peu plus tard que d'habitude et sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller les jumelles, Léon Stampe, débrouillard, dévoué, sportif et fatigué, constate avec étonnement qu'il vit la drôle de guerre avec philosophie.



Des rappelés de la 6ème compagnie du 13ème de ligne à la caserne Marie-Henriette en 1939.
Léon Stampe est le premier debout à gauche.

Fouettée par la fraîcheur du matin, les pieds relevés sur le cadre, Maria descend en roue libre le sentier caillouteux des Balaives, traverse une haie de barbelés (qui jure un peu sur le vert encore tendre des prairies) puis, malgré son élan, peine sur les cent mètres pentus qui l'amènent à la route de Marche. Nouveau plaisir. La route est jolie, ourlée d'une piste cyclable et d'ormes en rubans. Roue libre encore. Coups de freins sous les acacias de la Montagne Sainte Barbe. La promenade s'achève, à Jambes, dans la cour des Soeurs de la Providence. Bien sûr, à quatre heures, au retour, il faudra payer, en danseuse, les sensations de la descente, mais ce n'est pas grave. Ça n'empêche pas Maria de vivre avec bonne humeur sa journée d'apprentie couturière; elle aime son

école de la rue Van Opre, malgré le grand cache-poussière blanc qu'on y impose, en guise d'uniforme.



Maria Dispaux (la plus grande) avec son frère Pierre et ses soeurs Marie-Thérèse et Andrée.

Maria Dispaux a quinze ans depuis quinze jours, elle est déjà suffisamment grande pour tirer l'eau du puits au bout du jardin, soigner les poules et les vaches, biner les betteraves dans les essarts des Comognes mais assez proche de l'enfance pour s'émerveiller de tout. Et depuis l'automne, elle est gâtée.

Les soldats qui ont envahi le village y installent, avec beaucoup de bruits et de mouvements, le décor d'un immense théâtre. Avec un château fort, des refuges secrets creusés dans le Bois l'Evêque, d'étranges clôtures de barbelés qui zigzaguent dans les champs, des fusils, des canons... tout ce qu'il faut pour jouer à la guerre.

Maria trouve ça très gai. Il y a des soldats dans presque toutes les maisons; chez elle, il y en a quatre, des fantassins, à qui sa maman a cédé une des deux pièces du bas. Ils y ont arrangé leur

barda, leurs photos et leurs lits de camp. Et ce soir, accroupis contre la façade, ils regardent Maria et Pierre son petit frère profiter des dernières lumières pour jouer à la marelle * sur le trottoir.

Active, gaie, gentille, bavarde, Maria vit la drôle de guerre avec insouciance.

Au beau milieu de son grand jardin, à l'ombre de l'église (de l'autre côté, c'est le cimetière), Monsieur Wagner est dans une position étrange, on dirait un musulman sur son tapis de prière.

Vue en gros plan, la vérité est plus prosaïque: il est en train de déposer soigneusement, un par un, des petits pois dans un sillon qu'il recouvre à mesure.

Et quand il se redresse, lourdement, en se massant les reins, on comprend mieux pourquoi il a l'air d'adorer ce qu'il plante; Monsieur Wagner souffre de rhumatismes et paie souvent de tours de reins le supplément de revenus que ce jardin** apporte à son trop modeste budget d'instituteur.

N'empêche! A quatre heures et demie, comme presque tous ces jours propices au jardinage Monsieur Wagner a échangé sa cravate rayée, son faux-col amidonné et son costume gris - imposé par la dignité de sa fonction - pour un vieux pantalon de velours et des souliers usés.

Il a trente-huit ans et ces rhumatismes, joints à d'autres problèmes de santé, lui ont évité la mobilisation. Il est donc resté à Wierde où il officie depuis 1938, en remplacement de Monsieur Jacques avec une solennité amplifiée par un grand tableau noir, un pupitre imposant et une estrade impressionnante. La salle est austère. Autour du poêle-colonne, vingt-deux enfants sont coincés deux par deux dans les gros bancs de bois.

Filles et garçons, les six années dans la même classe, avec comme langue maternelle un patois que

* "Le Paradis" dans le Hainaut, s'appelle ici "la bête"

**Monsieur Wagner aurait bien du mal aujourd'hui à bêcher l'abominable macadam du parking qui a remplacé ses plates-bandes de salades et de haricots.

Monsieur Wagner ne comprend pas toujours. Son patois à lui, c'est le carolo; il est de Marcinelle et se sent un peu étranger dans ce village du Namurois.

En rentrant du jardin, dans la maison attenante à l'école, Richard Wagner s'attendrit; au milieu de la salle à manger, debout sur une chaise, sa petite Berthe, qui aura onze ans la semaine prochaine, flotte dans un nuage d'organdi sous lequel sa maman, les lèvres pincées sur un paquet d'épingles, ajuste des ourlets. Allons, dimanche en huit, Berthe sera jolie sous son voile de communiantte...

Richard Wagner se bourre une dernière pipe; ce soir, il délaissera son piano, il est fatigué. Il s'appelle vraiment comme ça. Son père, violoniste amateur, lui a donné à dessein le prénom du célèbre homonyme qu'il admirait. Avec le prénom, Richard a hérité de l'admiration et il écoute, dans une attention quasi liturgique, les extraits de Tannhäuser ou de Parsifal que l'INR lui offre de temps à autre.

C'est un de ses rares plaisirs; mal dans son métier, mal dans le village, mal dans sa peau, Richard Wagner vit la drôle de guerre dans l'aigreur et la lassitude.

Berthe, Marguerite et Richard Wagner avec les officiers qui logent chez eux (le lieutenant Bolain et le commandant Coenraedts) en 1939 dans la cour de l'école.



"Mais enfin, brigadier, vous voyez bien que ce sac est aussi lourd que moi! Et de toute façon je suis de service au central à neuf heures!"

Ainsi, prétextant l'impuissance de ses soixante kilos, l'importance de sa fonction et l'urgence de sa présence à son poste, Freddy Metten échappe de justesse au déchargement d'un camion de pommes de terre, en arrivant au corps de garde du fort. Il contourne l'objet du litige, qui a bien failli lui gâcher sa journée, et traverse le fossé de gorge pour rejoindre, près du bureau de tir, son central téléphonique. C'est là qu'il va passer ses huit heures de garde, sous quelques mètres de béton, les écouteurs plaqués aux oreilles, avec comme seul horizon les trous numérotés du central où il permute des fiches à chaque appel. La situation est calme aujourd'hui. Ca ne chauffe vraiment qu'en cas d'exercice quand les postes d'observation (Mont-Sainte-Marie, la Sapinière, Courrière, C30, C24) sont mis en fonctionnement.

Ici, il s'appelle Armand, mot code du fort d'Andoy.

Freddy Metten a dix-neuf ans. Fils d'un commerçant aisé de Namur, il a fait toutes ses études au Collège Notre-Dame de la Paix*.

Aîné de quatre enfants, il est condamné par la loi au service militaire. Il s'offre à le faire en 38 mais le centre de recrutement le refuse pour poids insuffisant (voir plus haut); repoussée encore en 39 sa demande est acceptée pour la classe 40, la Patrie jugeant alors qu'elle avait bien besoin de tous les hommes, même les plus légers.

L'événement vaut d'être fêté; le jour où il reçoit "son papier pour l'armée" Freddy invite ses copains à partager sa satisfaction, une grande tarte aux pommes et une bouteille de Grand Marnier (offerts par une maman qui savait vivre). L'appétit aiguisé par cet apéritif, on décide de descendre en ville et, pour commencer, d'aller manger des frites au boulevard Mélot, curieux mélange en perspective! Mais voilà qu'en harponnant son sachet accompagné de l'inévitable cervelas l'un des compagnons laisse tomber le dit cervelas dans le pot de moutarde (oui! le grand pot de cinq kilos). "Ce n'est pas grave" dit le gastronome maladroit au marchand stupéfait. Et retroussant sa manche il plonge le bras dans le pot... Ils

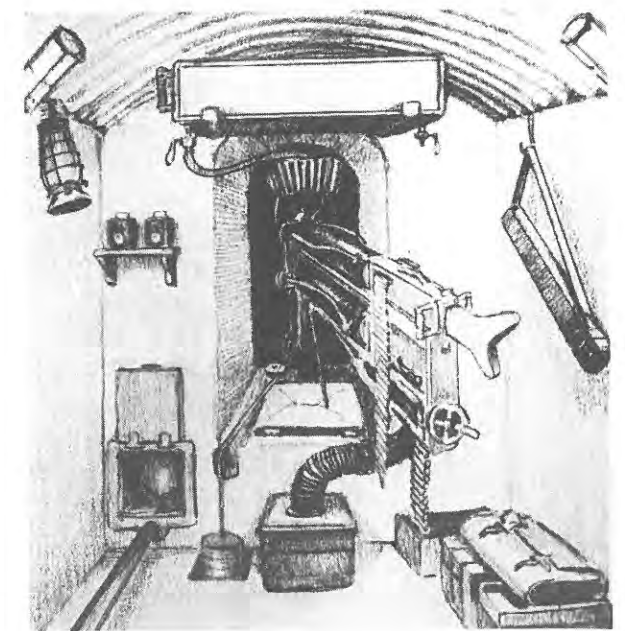
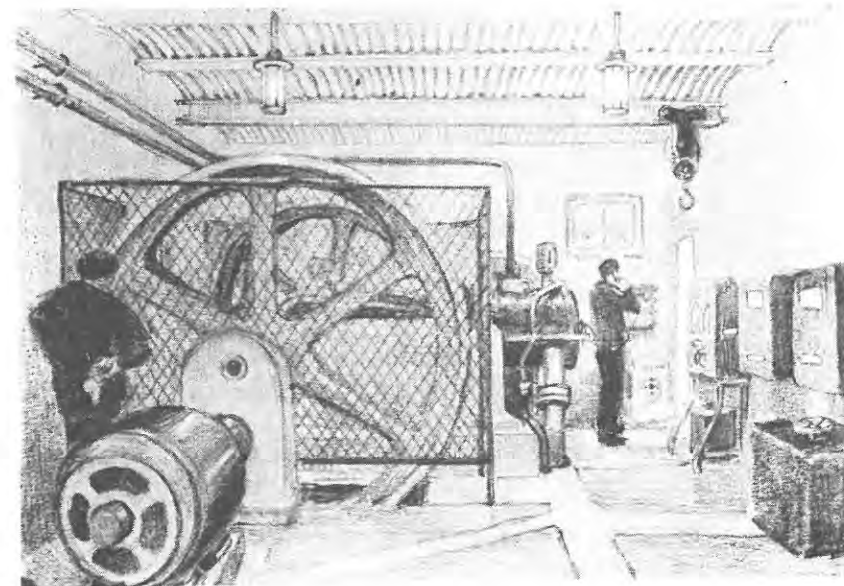
* Anecdote: C'est pour lui que le collègue a créé la première année primaire dont il fut l'unique élève.

n'allèrent pas plus loin. L'argent de la virée prévue fut investi dans la moutarde que le marchand furieux les força d'acheter.

C'est ainsi que fut assaisonnée l'entrée administrative de Freddy Metten dans la vie militaire.

Aujourd'hui, il y est depuis trois mois et s'est fait, sans douleur, à l'horaire monacal qui règle ses journées: clairon, lever, appel aux lits, déjeuner, rangement au fil à plomb du couchage et de l'équipement, nettoyages, vexations, service, engueulades, repas, soirées trop courtes, clairon!

Calme, dévoué, discipliné, Freddy Metten vit la drôle de guerre avec sérénité.



Locaux intérieurs du fort: salle des machines, coffre de mitrailleuses (dessins du Docteur Vandervael, fort de St.Héribert).

Ce camp, à l'orée d'un bois, près d'Euskirchen, rappelle à Günter Hutschenreiter, ceux de son adolescence, dans le Thüringerwald, avec ses compagnons de la Jeunesse Hitlérienne. Les jeux - étaient-ce bien des jeux - étaient bien sûr différents mais on y ressentait le même sérieux, la même discipline, la même exaltation.

Là-bas, c'étaient les longues marches dans les forêts de hêtres et de chênes, la gymnastique en torse nu dans la rosée du matin, les joutes sportives, quasi militaires, les baignades dans la Fulda glacée, une communion mystique avec la nature mais aussi les défilés impeccables où ils montraient aux bourgeois de Rotenburg comme étaient beaux leurs uniformes, comme était fière leur allure et noble leur idéal, comme ils savaient faire claquer les drapeaux et battre les tambours; là-bas, c'étaient aussi les rassemblements impressionnants où s'exaltaient leur orgueil et leur passion. Là-bas, à Rotenburg, en Hesse, son enfance a été pénible entre une mère honteuse de sa pauvreté et un père chômeur, blessé à Verdun, aigri et malheureux. Là-bas, comme dans toute l'Allemagne, le Führer a rendu l'espoir, la fierté, la vigueur. Et Günter, enfant misérable, est devenu un adolescent épanoui, puis un soldat efficace.

Depuis quelques mois il est affecté au premier bataillon du 306ème régiment (211ème Division)

Son unité a récemment fait mouvement vers l'ouest et dans ce cantonnement de transit les officiers ne font grâce d'aucun répit.

Günter, pourtant, est depuis longtemps rompu à toutes les techniques du combat d'infanterie: il sait marcher, courir, ramper, grimper, sauter, par tous les temps, dans tous les terrains possibles; il sait franchir les barbelés et les rivières et creuser un abri; il sait tuer au fusil et à la baïonnette; il sait "travailler" en équipe, en section en peloton. Il est prêt à gagner la guerre. Mais, bien que ce soit dimanche aujourd'hui, il n'est pas question de laisser s'ankyloser le moindre muscle ni s'endormir l'enthousiasme: Günter et ses compagnons d'armes sont maintenus sous pression.

A la grand-messe, célébrée d'une manière particulièrement solennelle dans un décor de drapeaux dont le vent déployait les croix gammées, l'aumônier du bataillon leur a longuement répété la grandeur de leur mission et leur a promis l'assistance de Dieu.

Pour Günter la guerre n'est pas drôle. C'est un métier qu'il prend très au sérieux.

Auguste revient de la messe, le long de la Meuse, en tenant sagement sa petite soeur par la main. Un autre couple suit, s'accordant au pas menu de la petite fille: Auguste et Madeleine, le papa et la maman, lui, portant galamment le gâteau du dimanche qu'elle vient de choisir au sortir de l'église. Ils rentrent rue Mottiaux, le soleil est doux, la journée s'annonce belle. Auguste, à sept ans, est très fier de son papa, de son uniforme de capitaine, avec à son calot une floche un peu comique qui danse sur son front, de son grand chien Rinette, un boxer qui le suit partout et surtout de sa grosse moto, une Harley Davidson s'il vous plaît, qui rend jaloux tous ses copains de la rue.

Auguste a raison d'être fier. Son papa est un homme digne de son admiration.

En 1919 - il a quatorze ans, il est en troisième latine au Petit Séminaire de Bastogne - il écrit à ses parents "Je ne veux plus de latin ni de grec, je veux devenir officier". Les parents acceptent. Il achève ses humanités aux Cadets, fait un an de "spéciales maths" à Malonne, et entre à l'Ecole Royale Militaire, 87ème promotion polytechnique. Le voilà en 31 ingénieur et sous-lieutenant d'artillerie.

Le 8 janvier 1940 quand il prend le commandement du fort d'Andoy, il sort d'un stage à l'école d'aéronautique et vient d'être nommé capitaine.

Il a été un étudiant intelligent, curieux et travailleur, il se révèle un officier compétent, efficace et rigoureux. Ce qui ne l'empêche pas d'être, avec ses subordonnés, suffisamment cordial pour leur faire accepter ses exigences d'ordre et de discipline. Etonnamment, chez lui, la rigueur de l'ingénieur se complète de la sensibilité de l'artiste: il joue du piano, tient un carnet de poésie, dessine et peint.

L'enfant serait plus fier encore de son père s'il connaissait sa face romantique.

Il était amoureux d'une élève de sa mère. Il faut dire d'abord que ses parents étaient tailleurs pour dames, rue de la Croix. Chaque apprentie avait, à la grande table de coupe, un tiroir personnel. Le tiroir de Madeleine devint boîte aux lettres. Auguste écrivait des lettres d'amour, en miniature sur du papier de soie qu'il camouflait SOUS LE TIMBRE d'une carte postale anodine. Madeleine avait de bon yeux et un cœur fidèle mais pour qu'elle puisse épouser Auguste en 31 la Reine Elisabeth a dû intervenir (le fiancé n'avait pas complètement terminé ses études).



Le lieutenant Degehet et Madeleine le jour de leurs fiançailles; avec les parents d'Auguste Degehet et son frère Joseph.

Le Capitaine Degehet est consciencieux; en fin d'après-midi il monte au fort pour un de ces contrôles inopinés dont il est coutumier.

Le fort... un pont, des coursives, un entrepont, des écoutilles, des échelles, des manches à air, la salle des machines... le fort est un navire immense échoué, enfoui au flanc de la colline. Il n'y a pas d'échelle de coupe, on entre de plain-pied par le fond de la cale. Le capitaine inspecte son navire; tout est en ordre, les gardes sont en place, la sécurité est assurée.

Le capitaine connaît son équipage (deux cents hommes à bord et deux cents en réserve, en bas, dans la vallée de la Meuse): les huit officiers, les médecins, les sous-officiers de tir, les chefs de coupes, les artilleurs, les téléphonistes,

les observateurs, les techniciens, les intendants... Ils savent leur métier, il peut compter sur eux.

Il connaît bien son bâtiment, les machineries et les armes; quelques défauts l'inquiètent; la lenteur de certaines coupes, la vulnérabilité de la tour d'air,... mais dans l'ensemble il pense que l'outil fonctionnerait bien si... Si quoi? On attend depuis huit mois déjà.

Pointilleux mais optimiste le capitaine Degehet vit la drôle de guerre sans plus trop y croire.

Zichen-Zussen-Bolder rachète un nom impossible par le charme printanier de ses vergers en fleurs.

Mais les artilleurs du 20A, l'artillerie des Chasseurs Ardennais, ne sont pas à Zichen-Zussen-Bolder pour effeuiller les pâquerettes renaissantes; ils sont là pour installer au pied du fort d'Eben-Emael les obusiers de 105 qui devraient interdire aux Allemands le passage du Canal Albert.

Marcel Bertrand en fait partie et achève, avec son équipe, l'épaulement qu'ils creusent depuis deux jours. Ils raffinent, ils figolent, renforcent les revêtements et se bricolent même, dans leur abri, un ratelier en rondins pour leurs fusils. Les voila naïvement heureux de leur chef-d'oeuvre d'architecture militaire. Et Marcel plus particulièrement. Parce que l'adjutant-secrétaire de la batterie vient de lui apprendre que les fils d'agriculteurs, pour des raisons de difficultés météorologiques *, reçoivent dix jours de congé exceptionnel. Il partira demain retrouver à Andoy, l'étable et le fumier, les vaches à traire et les champs à ensemer, la cuisine accueillante et les grands bols de soupe verte, la haie somptueuse de lilas sur le chemin qui descend au château; il rentrera aider son père, dans la modeste ferme de la rue du Perseau, comme il le fait depuis trois ans; depuis que, pour une otite qui a mal tourné il n'a pu terminer ses humanités, à Saint Aubain.

Il a vingt ans, il est soldat depuis octobre 39 parce que la démographie déficiente des années 20

* Situation éternelle pour les agriculteurs!



Marcel Bertrand

a fait avancer les classes de milice. Son service lui a fait découvrir la Belgique qu'il avait entrevue, dans son adolescence, au hasard d'excursions d'un jour: trois mois à Bruxelles, place Dailly, l'émerveillement de la capitale, six semaines à Louvain, l'admiration de la ville historique, six semaines à Tervueren, les promenades dans le parc et le musée colonial qui lui fabriquent ses meilleurs souvenirs, quinze jours à Bierwart, Dieu sait pourquoi, puis ce village ravissant du Limbourg qu'il apprécie en connaisseur.

Les pérégrinations de son unité vers l'est étaient un peu inquiétantes mais la promesse d'un long congé le rassure.

Allons! Zichen-Zussen-Bolder sera un exercice comme les autres.

C'est ainsi qu'aujourd'hui Marcel Bertrand vit la drôle de guerre dans une sorte de bonheur.



C'est dans ce qu'on appelle la tribune, une petite salle lambrissée de chêne, sur le côté droit du chœur, en face de la sacristie que la famille de Moreau suit avec ferveur la grand-messe. Les paroissiens ordinaires voient les officiants de loin et de dos et n'entendent que vaguement les bredouillages latins des enfants de chœur. Les privilégiés du château ont le plaisir d'apprécier, de près, le profil rondouillet de l'Abbé Hougardy. Cette situation permet aussi à Jean de Moreau, agenouillé derrière les portes vitrées, à côté de sa soeur Ghislaine, de constater que Joseph Hastir, l'enfant de chœur principal, baille d'ennui, farfouille effrontément dans son nez et oublie de sonner le sanctus; tout-à-l'heure, à la sortie de la messe, il lui tirera les oreilles.

Parce qu'il est un chrétien convaincu, qu'il a de sa religion une vision très exigeante et qu'il ne peut souffrir, même chez un enfant, un tel manque de respect de la liturgie.

Jean de Moreau aurait voulu être prêtre comme son frère Guillaume *; il passe deux ans (de dix-huit à vingt ans) au noviciat d'Arlon; il doit renoncer pour des raisons de santé mais toute sa vie reste marquée de la volonté d'être un soldat du

L'abbé Hougardy

Christ. Cette vocation, évidemment fertilisée par sa famille, commence en octobre 1916 en Angleterre, au collège des Jésuites belges de Hastings (la famille y avait fui la guerre en 1915); il y devient scout. Il le reste quand sa famille revient occuper le château d'Andoy. Plus tard, "l'ours des cavernes" (comment diable a-t-il pu mériter ce totem) se retrouve chef du clan du beffroi; mais il est aussi secrétaire provincial de l'Action Catholique de la Jeunesse Belge (A.C.J.B.); à Andoy, il installe une bibliothèque publique à l'étage de l'école des filles et dirige la "Confrérie Fraternelle", une association qui organise tous les deux ans un voyage à Lourdes pour les jeunes gens**; il est brancardier pour d'autres pèlerinages. C'est un actif, un idéaliste, un passionné. Il fait à Louvain des études de droit et après un stage au barreau entre comme journaliste à "Vers l'Avenir". Le monde et l'aventure l'attirent: il fait de l'alpinisme, il profite d'un pèlerinage à Lourdes pour passer en Espagne dont il raconte la guerre (il y retournera deux fois) et tente de rejoindre la fumeuse expédition anglo-française en Finlande. Il arrive trop tard; l'invasion du Danemark perturbe son retour et il est bloqué à Stockholm pendant plusieurs semaines. Il vient de rentrer le 25 avril via Berlin...

Pendant cette longue messe, où les souvenirs en excès meublent la rêverie plus que la prière, Jean de Moreau passe en revue ses inquiétudes. Son récent passage à Berlin lui a confirmé que la guerre que connaissent les Polonais, les Danois et les Norvégiens, menace sérieusement son pays. Il en pressent toutes les souffrances et s'interroge sur la façon de réagir devant cette tempête d'orgueil et de feu qu'il a entrevue.

Depuis plus d'un an il est le bourgmestre d'une position fortifiée; un village creusé de trous et de tranchées, quadrillé de barbelés, divisé par une barrière antichars, bardé de casemates, de canons et de mitrailleuses, inondé d'artilleurs et de fantassins. Tout cela ne va pas sans problèmes: les cultures sont blessées, les bois abîmés, les habitants perturbés. Le bourgmestre a du pain sur la planche et vit la drôle de guerre soucieux mais actif.

* L'Abbé Guillaume de Moreau, curé de Ciergnon, aumônier militaire du 13ème de Ligne, sera tué sur la Lys le 25 mai 1940.

** Le voyage coûtait 640 francs. L'argent était rassemblé dans une cagnotte à raison de 25 francs par mois.

Monsieur le Curé, gardien de la morale, ne verrait pas d'un très bon oeil une jupette et des culottes courtes, côte à côte, sur le même banc d'école; d'ailleurs, à l'église, pour être sûr, il met les filles à gauche et les garçons à droite, de part et d'autre du large no man's land de l'allée centrale.

Dans la petite classe mixte de Monsieur Wagner la séparation des sexes est moins nette; il y a moyen de se pincer d'un banc à l'autre, mais il faut toute une gymnastique, laisser tomber sa latte ou son ardoise pour échapper à l'oeil vigilant de "Monsieur".

La petite Lucie Ligot, six ans depuis décembre, est sagement assise à côté de Ginette Fievez. Sagement c'est beaucoup dire parce qu'il lui arrive souvent, dans cette classe où se mêlent les six années primaires, de lever le doigt pour répondre aux questions adressées aux grands de deuxième ou d'essayer de faire leurs devoirs. Elle est un peu en avance; curieuse et délurée elle sait déjà lire; elle a appris dans les livres de son frère Roger qui la précède d'un an.

Chez elle il y a des soldats qui logent et l'année passée un des rappelés, un instituteur, s'étonnait de sa précocité. Elle était très fière.

Lucie regrette d'habiter trop près de l'école; ça l'empêche de jouer le long du chemin, le matin et l'après-midi, comme ceux qui ont la chance d'habiter sur les Tiennes: mais elle trouve des astuces.

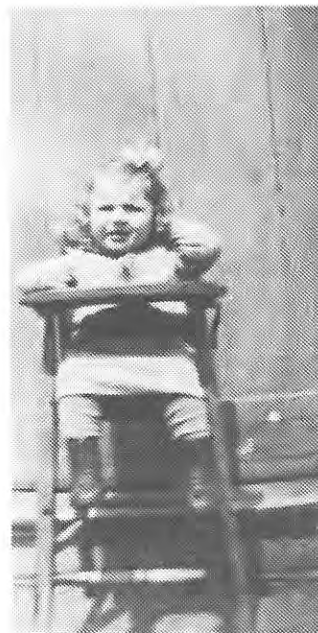
Quand il faut porter les souliers chez le cordonnier, sur les Tiennes justement, elle demande à Ernest (le varlet) de les lui apporter à la sortie de l'école; ainsi peut-elle de temps en temps partir avec Marcel, Christiane, Janny et Alberte, avec ceux "qui retournent loin".

La ferme d'Armand Ligot *, le papa de Lucie, est suffisamment grosse (45 hectares, 13 vaches laitières) pour qu'y travaillent en permanence trois ouvriers agricoles. Ernest Trompette, celui qui s'occupe des chevaux, Dieu sait avec quel amour, loge à la ferme et fait pratiquement partie de la famille. Mais il y a tant à faire que les enfants dès qu'ils le peuvent prennent leur part des travaux; Lucie avait trois ans quand elle a

* Armand Ligot fils a repris la ferme de son père. Le corps de logis, occupé en 40 par les Ligot, a été repris par les Piret.

trait Blanchette pour la première fois et chaque midi, avec sa cruche de deux litres, elle va chercher de l'eau chez la voisine, Madame Trussart, qui a le privilège d'avoir un puits; la cruche s'agrandit à mesure que s'allongent les jambes. Qu'on se rassure! il reste à la petite fille assez de temps pour bercer sa poupée, sauter à la corde, jouer à la marelle avec les filles, aux billes avec les garçons, aux dames avec son papa.

Curieuse, remuante, délurée, la petite Lucie Ligot vit la drôle de guerre sans savoir qu'elle existe et profite intensément des mille petits bonheurs de son enfance villageoise.



1.



2.



3.

1. Lucie Ligot, en 35.
2. Isabelle Ligot, sa maman.
3. Ernest Trompette, le varlet.

Trois de nos héros bien avant mai 40 à une époque où le costume marin faisait la fierté de toutes les mamans.

1. Auguste Degehet (avec un chien, déjà!),
2. Marcel Bertrand
3. Freddy Metten.



1.



2.



3.

Vendredi 10 mai.

Léon Stampe - Freddy Metten - Auguste Degehet - Marcel Bertrand

Le premier sommeil, profond et mérité, du caporal Stampe est brutalement interrompu à une heure trente du matin. C'est la guerre! Et le lieutenant André le lui fait bruyamment savoir. Il est prié de réveiller ses camarades, de mettre la camionnette en état, de partir sur le champ, de rejoindre son poste de combat et que ça saute.

Evidemment, toute la famille Deborsu est réveillée et les jumelles, en chemise de nuit, pieds nus dans l'escalier, lui offrent un dernier sourire un peu triste. "Je viendrai chercher mon barda tout-à-l'heure". Les adieux sont brefs; bouctonnant sa veste, Stampe court porter le relais de l'alerte à ceux qui logent dans la menuiserie, chez Joseph Oger et chez Félicien Fondaire, près de la fosse Bara.

Stupeur! Fébrilité! L'aube se lève sur une fourmilière en effervescence. C'est vrai que c'est la guerre; il passe beaucoup d'avions dans le ciel de Namur et la DCA les encadre parfois de petits nuages blancs.

La matinée du caporal Stampe se passe en patrouilles le long de la route de Marche; les rumeurs sont rapides et inquiétantes, l'espionite et la "paraphobie" sont contagieuses, les soldats eux-mêmes se suspectent mutuellement. Comment contrôler l'effarante procession de réfugiés qui commence très tôt à inonder la route?

En fait de parachutiste, il rencontre, ô surprise, près du château de la Perche, une jeune voisine de Hastière qui veut à tout prix revoir son fiancé. Mais les positions militaires ont été décrétées inaccessibles, même aux fiancées les plus audacieuses, et Blanche est éconduite. Comment va-t-elle pouvoir rentrer chez elle?

L'après-midi, Stampe reprend ses fonctions de téléphoniste au poste de commandement de la 6ème compagnie, au milieu du "Bois Brûlé", près du fort de Dave. L'abri est profond; les murs en rondins, le toit épais de branches, de terre et de feuillage sont rassurants. Le lieutenant Wilquin est isolé du central par une toile de tente. Après huit mois d'intendance, Léon Stampe se sent un peu maladroit au début, devant la valse des fiches

Le Lt Wilquin cdt la cie de Léon Stampe (la 6ème du 13ème de ligne)



mais le métier lui revient vite. Dans la soirée, il a une diversion: ce lui est toute une aventure d'aller chercher le coffre du lieutenant chez Paulus à Andoy, au travers des mille obstacles de la position défensive, précipité dans les fossés par les alertes aériennes, interpellé tous les cent mètres par le mot d'approche (aujourd'hui TONGRES auquel il faut répondre, à voix plus basse pour en conserver le secret, le mot de passe LOUIS).

Des avions mitraillent à plusieurs reprises mais sans grand dommage, semble-t-il...

Freddy Metten entre en guerre au Château Marquet, le cantonnement de repos du fort d'Andoy, au bord de la Meuse, à Erpent. Cela commence un peu plus tard que pour Léon Stampe, à cinq heures du matin, par un appel vigoureux du lieutenant Pietteur dans les chambres. "Tout le monde debout! Alerte générale!" Grognements incrédules encore lourds de sommeils inachevés! Branle-bas! On s'habille et on attend. Un rappelé a un petit poste radio; à six heures, l'INR leur apprend, d'une voie grave et un peu émue que les Allemands sont entrés en Belgique, que la gare de Jemelle a été bombardée, que c'est vraiment la guerre.

Pour Freddy Metten ça tombe mal; il est très fatigué. Puni, il a passé toute la soirée d'hier à peindre le garage du cantonnement et, peu habitué à de pareils excès, il est complètement fourbu. Evidemment, c'est de sa faute, il l'a un peu cherché. Parce qu'il est de Namur, il a été envoyé hier matin porter une commande de barbelés chez "Golenvaux". Il prend l'autorail qui longe la Meuse, exécute sa commission puis, se permettant quelques heures de caserne buissonnière, il passe chez le coiffeur, prend le café, chez lui, avec sa maman et rentre guilleret, vers six heures. Le lieutenant Pietteur, moins guilleret, lui offre le choix entre les jours d'arrêt et la peinture murale. Voilà pourquoi Freddy Metten est fourbu. Consolation. Dans le courant de la matinée, il reçoit une visite; sa maman, soucieuse de l'élégance de son fils dans une situation qui s'annonce difficile, lui apporte un colis de dix chemises, amoureusement repassées.

Avec de gros baisers d'au-revoir sur chaque joue, au cas où...

Des Stukas mitraillent le cantonnement. On se réfugie dans les rochers qui bordent le parc.

C'est là que Freddy Metten passe sa première nuit de guerre en se faisant du souci pour un bouton de sa capote qu'il a perdu dans une bousculade.

Le capitaine Degehet ne croyait plus à la guerre; il n'était manifestement pas le seul puisque hier dans l'après-midi le Ministère de la Défense avait rétabli le régime des permissions.

Vers cinq heures trente du matin, sur le seuil du pavillon des officiers, il rend compte au commandant Pinchart (commandant le groupe sud de la position fortifiée de Namur) de son activité de la nuit; le téléphone sonne; l'état-major confirme l'attaque aérienne massive sur la France et l'Angleterre et signale des atterrissages de parachutistes dans le bois de Fernelmont.

L'optimisme du capitaine Degehet s'effondre; il a vécu cette nuit comme un cauchemar et ce cauchemar se fait réalité!

Quand il est arrivé vers deux heures moins le quart, le branle-bas de combat avait été sonné par l'officier de garde et chaque membre de l'équipage rejoignait son poste de combat; les pointeurs et les manutentionnaires aux coupoles, les mitrailleurs aux coffres de flanquement, les guetteurs aux cloches d'observation, les TS aux centraux, les techniciens aux machines,...

Le capitaine a supervisé l'exécution du plan d'alerte en espérant de toutes ses forces que c'était un exercice; un de plus, comme tous les autres, si nombreux depuis neuf mois. Hélas!... Très vite, il se ressaisit; physiquement et moralement il est prêt à faire front, à jouer comme il convient le rôle difficile de "capitaine dans la tempête" qu'il étudie depuis quinze ans. L'attente passive et usante, le long tunnel d'ennuis et d'incertitudes se terminent. Maintenant, on peut agir. Il juge important de communiquer sa détermination; il fait rassembler tout son monde dans le fossé de gorge et tente de trouver les mots qui les aideront à vivre dignement les jours difficiles qui s'annoncent.

Il leur dit l'invasion, les bombardements, la grandeur et l'importance de leur mission, sa confiance dans leur efficacité, la vaillance des anciens de 14, le besoin de faire payer cher aux Allemands leur honteuse agression. Idéaliste, il

est un peu déçu. Il espérait lire de l'enthousiasme dans les yeux, il y voit surtout de la gravité; il souhaitait galvaniser, il rencontre surtout l'inquiétude.

Qu'à cela ne tienne! il fait placer les mines anti-chars, garnir les alvéoles des coffres de munitions, dégager les champs de tir, fermer les brèches des barrières antichars, assurer le ravitaillement, installer la garnison dans le fort... Bref, toutes les mesures qui font que le bâtiment est opérationnel; c'est-à-dire capable de se protéger et d'empêcher les Allemands de passer.

Les mille problèmes qui harcèlent le chef ne l'empêchent pas de se poser des questions. Pourquoi l'ennemi maîtrise-t-il aussi impunément le ciel? Pourquoi l'aviation amie est-elle totalement absente? Comment va-t-il nourrir ses hommes si au premier jour déjà le ravitaillement est rendu aléatoire par l'encombrement des routes et les alertes aériennes incessantes? Comment va-t-il leur dire qu'ils ne recevront plus de lettres puisque la poste ne fonctionne déjà plus? Va-t-il réussir à se défendre contre les parachutistes, l'ennemi surprise qu'on lui signale déjà de toutes parts?

A neuf heures dix, le fort est mitraillé pour la première fois, les mitrailleuses antiaériennes réagissent.

Puis, le bâtiment, tous feux éteints, sombre lentement dans l'angoisse et la nuit. Le capitaine est fatigué; il va profiter de ce maigre répit pour dormir quelques heures.

Marcel Bertrand ouvre son porte-monnaie pour payer son tram, à Jambes. Le receveur l'arrête d'un geste généreux: "Tu vas te faire tuer, tu ne vas tout de même pas payer en plus!". C'est bien gentil, mais pas très réconfortant pour sa maman qui a tenu à l'accompagner à la gare. Sa belle-soeur Berthe est là, elle aussi, pour porter des vêtements de rechange à son mari, mobilisé à Flawinne.

Il est dix heures. C'est par la radio, tôt le matin que Marcel a reçu l'ordre de rejoindre son unité. Il a fallu le temps de retrouver le grand béret alpin des chasseurs ardennais, de se mettre en uniforme, de remplir la petite valise en carton

- sans oublier quelques gâteries pour le voyage - et de descendre d'Andoy à pied.

Il n'a pas pu faire grand-chose depuis qu'il est parti de Zussen-Zichen-Bolder lundi dernier, mais quand même, il a pu achever de semer les avoines; hier soir, vers six heures, il finissait de planter les pommes de terre; Fernand Oger, en rentrant le long du champ lui a lancé un bonsoir encourageant: "T'as planté pour les boches!" Les événements ont l'air de lui donner raison.



Marcel Bertrand en train de planter des pommes de terre; avec ses parents

Adieux émus à la gare de Namur. Il y a un train pour Liège; là, il prendra le tram pour Bassenge et puis fera à pied les six kilomètres qui l'amèneront à son canon de 105.

Mais à Liège, c'est la pagaille. Il n'y a plus de tram pour Bassenge, ni pour nulle part d'ailleurs. Les rappelés, nombreux, trouvent Place Saint Lambert un Etat-Major qui les envoie à Bruxelles. Où à Bruxelles? A l'Etat-Major!

Heureusement que les trains sont gratuits. Et qu'ils roulent encore; mais si lentement qu'il faudra toute la nuit pour rallier Bruxelles. Les voyageurs en uniforme blaguent, entament leurs provisions, somnolent, partagent leurs appréhensions.

C'est dimanche, il n'est que six heures et déjà Maria, ses tresses noires appuyées sur le flanc chaud de l'animal, prend plaisir à traire Roussette.

Peut-être pour la dernière fois parce que Clara, sa maman, est inquiète et a décidé de fuir avec ses enfants dès qu'elle a su que c'était la guerre; Clara a vécu son adolescence dans la terrible guerre précédente et depuis deux jours appréhende les souffrances qui s'annoncent *.

Hier, elle a eu l'idée ingénieuse de transformer le four à pain en coffre-fort; elle l'a nettoyé convenablement, y a placé les habits du dimanche emballés dans des essuies, le meilleur de son modeste linge de maison et tous les trésors du ménage; puis, soigneusement, elle a maçonné la porte du four et camouflé son oeuvre. Au dernier coup de truelle elle entendit, stupéfaite, un réveil sonner à l'intérieur de la cachette. Zut! elle avait oublié de bloquer l'alarme. Il lui a fallu tout recommencer...

Elle ne peut emporter grand-chose, elle n'a que des vélos comme bêtes de somme. Que vont devenir les vaches? Elle les lâche dans la prairie. Qui va les traire?

Dès le matin, la petite troupe se met en marche. Les deux familles voisines partent, ensemble, les Tamsyn et les Dispaux: cinq filles, deux femmes et un petit garçon.

Partis pour le bout du monde, ils font demi-tour à Erpent: un duel violent entre un Stuka et la DCA belge les effraie, ils s'enfuient vers les tranchées, Clémentine Tamsyn se tord la cheville, le voyage devient impossible, on décide de rentrer.

En arrivant aux Comognes, les évacués ratés apprennent que, par ordre du bourgmestre, ils vont devenir des évacués obligatoires; il y a peut-être une place pour Clémentine dans la charrette des Pirmez; ils y courent et l'expédition s'organise.

* Clara est veuve depuis deux ans. Désiré Dispaux, son mari, était bourgmestre de Wierde.

Maria s'aperçoit qu'elle a oublié sa montre de communion, galope jusqu'aux Comognes et revient en larmes: la porte de derrière a déjà été forcée, sa montre a disparu. Heureusement que Clara a pensé au four!

La charrette n'est pas très grande; on y aménage parmi les pains et les jambons, les vêtements en ballots et les couvertures roulées quelques sièges pour celles qui ne peuvent marcher: Anna et Adelina à cause de leur âge, Julia Pirmez parce qu'elle est fort grosse, et Clémentine Tamsyn à cause de sa foulure. Par Quinaux et Naninne la caravane (Bisou le cheval, dix huit personnes de cinq familles) arrive au pont de Lustin juste avant qu'il ne saute. Une sentinelle française les fait traverser en courant puis leur interdit la route de Bioul. La côte qui monte vers Bois-de-Villers est pénible; il fait chaud; les vélos sont lourds à pousser; Bisou commence à peiner; des Stukas plongent et bombardent un carrefour, pas très loin. Tout le monde est heureux de trouver asile pour la nuit dans une grange à l'entrée du village; la fermière, gentille, leur fait du café.

Maria, pourtant très fatiguée, ne parvient pas à s'endormir.

C'est hier, en fin d'après-midi, que Richard Wagner a décidé de quitter le village le plus tôt possible. Jusque là il croyait encore que la guerre n'empêcherait pas la communion solennelle et il emmenait sa petite famille à confesse, à Naninne, pour préparer dignement cette cérémonie. Mais au moment où ils traversaient la route de Marche à Quinaux, un combat aérien commença au-dessus de leur tête. Un Morane attaquait un Stuka. Les hurlements des moteurs et les claquements rageurs des mitrailleuses eurent vite fait de le convaincre que ce ne serait pas demain que la petite Berthe étrennerait sa belle robe. Ils se précipitèrent à l'abri dans la boucherie Saumoit et en oublièrent la confession (le Morane fut abattu et le pilote français recueilli par le 13ème de Ligne).

La soirée se passa en préparatifs de départ et aujourd'hui, tout ce qu'il était possible d'emporter est entassé dans la voiture du commandant Coenraets. C'est un officier d'infanterie que les Wagner ont logé pendant huit mois; il a démé-

nagé fin avril pour Naninne et s'est déclaré heureux de leur rendre service. Sa situation lui permet de traverser aisément les barrières antichars et les positions. Il conduit ses anciens hôtes chez le curé de Vedrin.

Mais Vedrin n'est qu'une étape; il faut sortir du cercle des forts où la bataille risque d'être meurtrière. La chance leur fait rencontrer un autre officier, ami du curé, qui les conduit à Bossières, où ils passent la nuit.

Demain, il faudra trouver un asile moins éphémère; Richard Wagner espère que la tante de sa femme pourra les accueillir à Charleroi. Ils n'iront pas plus loin.

Il craint l'aventure de l'exode lointain qu'il entrevoit pénible. Il faudra aussi trouver une voiture...

Berthe, qui a subi pendant un an, tous les matins, les interminables messes basses de l'abbé Beauloye et qui est première au catéchisme est terriblement déçue et boude.

Marguerite, qui a préparé un banquet pour vingt invités en pleurerait de rage.

La relève du fort se fait par petits groupes, organe après organe afin d'étaler les mouvements, par un itinéraire défilé que le capitaine a lui-même fixé. Le groupe où se trouve Freddy Metten part au début de la nuit et grimpe, sans bruit, dans le noir, vers Bossimé. Interdiction absolue de craquer la moindre allumette. Aux abords de la tour d'air, dans l'obscurité totale, ils trébuchent dans les barbelés, déchirent leurs vêtements, ne trouvent pas l'entrée de la tour; c'est la pagaille; on jure sourdement; une explosion violente, proche, augmente la confusion (ils sauront plus tard que c'est le pont de Namèche qui vient d'être détruit par le Génie belge). Ils se retrouvent enfin, en file indienne, dans la gaine d'air, un tunnel d'un kilomètre et demi qui débouche au coeur du fort.

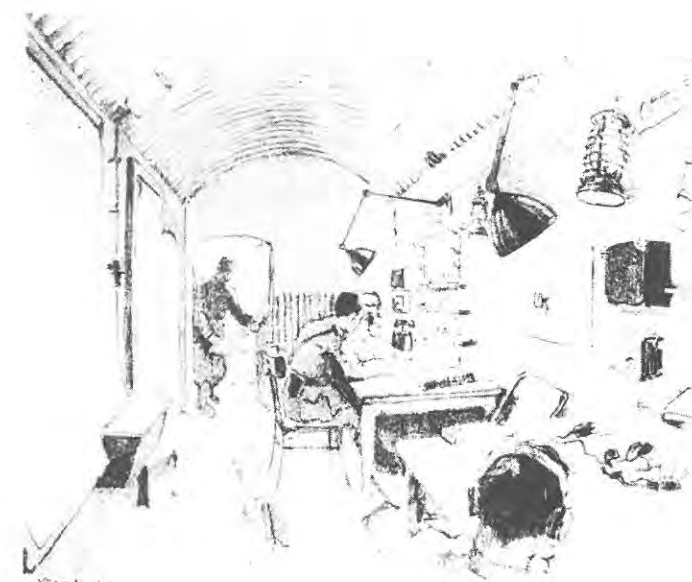
Les alertes ont été fréquentes aujourd'hui; le cantonnement a été bombardé, les baraquements criblés de balles par des avions mitraillant en rase-motte, mais les hommes à l'abri, dans les tranchées sous les rochers, n'en ont guère souffert,

sauf nerveusement. C'est pourquoi ils sont contents d'aller sous la protection du fort.

Les "relevés" par contre, complètement harassés par les corvées qui n'arrêtent pas depuis deux jours, sont heureux de sortir pour se reposer.

En arrivant, Freddy Metten s'installe au bureau de tir; il sera pendant trois jours le téléphoniste du capitaine. Il lui faut être fort attentif: la sécurité des communications est assurée par des codes de reconnaissance qui changent très souvent. Pendant les périodes creuses - il y en a malgré l'activité générale - il dort tout habillé sur une paillasse dans un dortoir JOWA (ce nom étrange est donné à six grandes chambres sous le saillant I). Il a un peu peur, comme tout le monde mais la tension continue la lui fait souvent oublier; la chute d'Eben-Emael est une bien mauvaise nouvelle, qui augmente le stress.

Malgré cela Freddy Metten observe chez ses compagnons une force morale et une discipline qui lui semblent peu ordinaires; la situation provoque des gestes émouvants: quand ils se revoient entre deux alertes, à la cantine ou dans les galeries, ils se serrent la main comme au retour d'un long voyage...



Le bureau de tir du fort d'Andoy où Freddy Metten était téléphoniste (dessin du Docteur Vandervael pour le fort de Saint Héribert)

Le soir, au bureau de tir, le soldat Metten boit du champagne avec les officiers et fume un havane gros comme ça. C'est le lieutenant Pietteur qui régale; l'après-midi il est descendu à Namur pour le ravitaillement et a jugé bon de rapporter dans leur triste souterrain ces superflus pétillants qui rendent la vie digne d'être vécue...

Il y a tant à faire pour un capitaine sur un navire au combat qu'il est difficile de choisir. Faut-il rester calmement sur la passerelle et commander, de haut, en souverain? Faut-il parcourir le bâtiment pour en activer chaque organe, contrôler sur place, montrer partout son autorité? Faut-il tout connaître et tout décider?

Les attitudes dépendent de la personnalité; le capitaine Degehet étant vigoureux et actif se permet de jouer toutes les facettes du rôle; il est au poste de commandement quand il le faut et dans les soutes quand il le peut.

Ce matin, après quelques heures de mauvais sommeil sur un transatlantique inconfortable dans le bureau de tir, il a supervisé la destruction des baraquements qu'il avait l'ordre de brûler. La journée se passe sans mitraillage, sans bombardement, sans attaque. C'est comme si les Allemands offraient au fort une trêve de Dieu. Ce n'est sûrement pas le cas pour tout le monde parce que les guetteurs (surtout ceux de Maillen et de Courrière) signalent des bombes, des destructions et des mouvements de troupes. Namur est bombardée!

Le capitaine profite de la trêve pour faire le tour de son bâtiment. A chaque poste il bavarde avec l'équipe; c'est la relève; ils sont arrivés cette nuit; ils viennent d'apprendre la chute du fort d'Eben-Emael. Il reedit inlassablement sa foi et sa résolution. Son allure leur est familière: le bonnet de police sur l'oreille, une pipe courbe au coin de la bouche, la main gauche dans la poche du pantalon, l'oeil vif et souriant; sa présence leur est vivifiante.



Le capitaine Degehet en mai 40

Au poste de commandement il est très attentif aux informations reçues. Il est conscient qu'aveugle et sourd le fort est impuissant et veille particulièrement à la sûreté de ses communications.

Mais un fort affamé n'est guère plus valable. Prévoyant, il fait réquisitionner des vivres en conserve et des cochons vivants qu'il fait loger dans une voûte de la contrescarpe et nourrir des déchets de la cuisine qu'on ne sait de toute façon plus évacuer.

Et un fort surpris par des parachutistes peut aisément être neutralisé. Prudent, il fait surveiller les points sensibles (la porte, le glacis) et il organise des patrouilles pour traquer les suspects à la moindre alerte. Le Bois l'Evêque est ainsi passé au peigne fin toute l'après-midi du 11.

Aplatis sur un talus à l'entrée de Nivelles, Marcel Bertrand et ses compagnons d'errance, assistent, héberlués, d'assez loin heureusement, à un spectacle grandiose: le bombardement de la ville et l'effondrement de la collégiale Sainte Gertrude. Décidément, ils ne parviendront pas à rejoindre leur unité. Cette fois-ci, à Nivelles, le rendez-vous était un couvent. Que faire?

On décide de retourner à Bruxelles pour demander une nouvelle destination.

Beaucoup à pied, un peu en train, les voilà repartis, comme ils sont venus, pour vingt-cinq nouveaux kilomètres inutiles.

Hier, ce fut pire. En arrivant de Liège, ils ont fait longuement la file sur le trottoir de la rue des Petits Carmes, pour s'entendre expédier par un stratège décidément très optimiste à l'état-major de leur bataillon, à Genoelsederen, pas très loin de Zichen-Zussen-Bolder. Bon! A la gare du Nord, ils ont repris le train vers l'est.

En pleine campagne, avant Tirlemont, grosse attaque aérienne! Des Stukas bombardaient la route à cent mètres de la ligne de chemin de fer. Affolement! On s'est bousculé pour sauter dans les fossés et le machiniste, refusant d'aller plus loin, a abandonné sa locomotive. Un officier a pris l'initiative de regrouper les soldats pour retourner, à pied, à... Bruxelles. Quarante kilomètres.

L'organisation n'a guère duré; arrivée dans la forêt de Meerdael, la colonne était disloquée, mêlée au flot de réfugiés, harcelée par les attaques aériennes. Les bombes blessent et tuent. Près d'eux, une femme est tuée debout, un homme est gravement blessé à l'épaule, le garçon qui les accompagne est indemne; elle venait de leur dire en passant "Ils n'auront pas mon fils!"...

Ils ont marché toute la journée; Marcel Bertrand avec sa petite valise en carton (qu'il finira par abandonner à Poperinghe), emporte en zigzag à travers la Belgique, deux chemises destinées à Charles Monmart, le chauffeur de son canon... mais elles ne reverront jamais leur propriétaire.

Ils se sont retrouvés au milieu de la nuit, rue des Petits Carmes, pour la seconde fois, terrassés par la fatigue.

Et ce matin, ils sont repartis sur leurs cloches, pour leur escapade à Nivelles, et revenir le soir, rue des Petits Carmes, pour la troisième fois.

Il n'est pas question de messe aujourd'hui pour le bourgmestre Jean de Moreau; il faut qu'il se renseigne. La situation devient manifestement très grave: l'agitation des militaires s'amplifie, les explosions s'entendent de partout, les gens s'inquiètent et lui, le responsable, sans radio, parce que l'électricité est coupée, et sans téléphone, ignore tout de ce qui se passe en Belgique. De plus la gendarmerie a disparu sans le prévenir.

Il descend à Namur. Le gouverneur et son administration sont partis; il trouve un commissaire qui lui donne, en confiance, une directive de Normand. "Personne n'est obligé d'évacuer mais conseillez aux habitants de partir". Il ajoute que l'administration communale et la garde civile sont autorisées à "évacuer". La situation de Namur bombardée est déjà dramatique, celle de Wierde et d'Andoy dans la bataille va l'être plus encore. Il faut évacuer le village et le plus tôt sera le mieux.

Il fait prévenir les gens par la garde civile et organise l'opération avec le conseil communal.

A Andoy, c'est l'échevin Ernest Pirmez qui veille à ce que les vieillards, les infirmes, les

malades et les enfants trouvent place dans un véhicule.

A Wierde, des plans étaient prévus depuis longtemps et un convoi s'organise sans trop de peine.

Vers une heure trente, de retour à Andoy, Jean de Moreau est satisfait de constater que personne n'a été oublié, bien qu'il doit se mettre en colère contre quelques égoïstes qui refusent la réquisition.

Dans l'après-midi, il transporte les principales archives communales chez le commissaire d'arrondissement.

Le soir, convaincu d'avoir résolu ses problèmes de bourgmestre et désireux de servir sa patrie, il se met à la disposition du major Lamy, commandant le troisième bataillon du 13ème de ligne.



Jean de Moreau en 1939

L'administration communale et la plupart des habitants sont partis (hormis quelques irréductibles décidés à mourir chez eux), il n'a plus accès à Wierde hermétiquement isolé par la barrière antichars, il a mis les archives en sécurité, Jean de Moreau se sent disponible. L'armée l'a refusé naguère pour des raisons de santé; qu'à cela ne tienne, il sera quand même soldat, comme ça, à l'improviste, parce qu'il veut se rendre utile.

Lucie l'a ressenti dès son réveil, en s'ébrouant dans la fraîcheur de la cour, ce n'est manifestement pas un dimanche comme les autres. D'ailleurs, depuis deux jours, son petit monde d'habitude souriant est plein de bruits effrayants; son papa, qui sait tout, lui a expliqué ce que c'est qu'une explosion mais elle n'a pas très bien compris.

Sa maman (Isabelle), qui achève de broser les seaux de la traite lui annonce qu'on ne fera pas la communion solennelle, qu'on va partir très loin. Dommage pour la communion parce que Lucie adore l'odeur de l'encens et des cierges et le spectacle merveilleux des fillettes en robes de mariées et des garçons tout fiers de leur premier beau costume, qui s'avancent en procession en chantant de toute leur âme: "vive Dieu, je renonce à Satan"... On renoncera à Satan plus tard, quand ça ira mieux. Pour l'instant il faut partir; évacuer: encore un mot nouveau!

La cour s'anime. Ernest sort le grand chariot, huile soigneusement les moyeux des roues et l'articulation du timon, emballe de l'avoine, contrôle les essieux et les sabots de frein, abreuve et panse les chevaux. Des voisins, des voisines arrivent, les Demazy, les Lacroix, d'autres encore, avec des matelas, des couvertures, des baluchons de vivres et de vêtements; le long chariot (cinq mètres) s'emplit progressivement des bagages hétéroclites des vingt évacués. Parmi le chocolat, les pains rassis, le sucre et les souliers de rechange, on creuse des sièges pour Jeanne Demazy qui vient d'être opérée, pour les petits enfants, pour les vieux, pour ceux qui seront fatigués ou qui auront des cloches. On accroche des jambons sous le char. Les gens n'ont pas mis leurs habits de dimanche de peur de les salir ou bien qu'on ne les leur vole mais Lucie est quand même coquette avec sa jupe bleue et ses socquettes blanches.

Ernest, enfin, attelle Mazette et Fina et pour conduire s'assied sur le timon comme il le fait d'habitude aux champs. Alexandre Hankart est à la manivelle de frein, poste important dans les descentes. Lucie embrasse son papa qui, dit-il, les rejoindra plus tard. A l'heure de la grand-messe - tiens, on n'ira pas à la messe aujourd'hui - le lourd chariot s'ébranle.

On descend sur Lustin, on y passe le pont sans encombre et puis on entreprend la longue et pénible montée vers Bioul. On marche lentement dans la triste colonne. A l'entrée de Bioul, alerte aérienne! Lucie est terrifiée par le rugissement infernal des avions qui plongent sur la route et mitraillent. Sa maman la jette dans le fossé et se couche sur elle; Lucie ressent une vive douleur à la jambe; elle saigne; une balle lui a éraflé le mollet; elle ne se rend pas compte que la mort vient de les frôler et se montre très courageuse quand un soldat français, gentiment, lui met un pansement.

La longue route droite jusqu'à Fraire lui semble interminable; on traverse Walcourt; on va dormir à Silenrieux. Là, dans le village bombardé, se grave dans la mémoire de la petite fille l'image hallucinante d'un cheval aux pattes raidies, le ventre marqué du cou à la queue d'un pointillé de blessures sanglantes, secoué par les soubresauts de l'agonie.

Son papa avait dit: "Je vous rejoindrai plus tard". C'est parce qu'il est commandant de la garde civile de Wierde qu'il se sent responsable de ses concitoyens. Depuis deux ans il garde à la commune les grandes feuilles où est organisée l'évacuation du village. Evidemment, dans l'affolement, on ne respecte pas ces plans. Il organise un autre chariot. Hélas! les ponts ont été détruits et il lui est impossible de traverser la Meuse; il remonte à Wierde; c'est ainsi que Madame de Reul et les Gérard vont passer leur "évacuation" dans la cave d'Armand Ligot; lui ne parviendra pas à rejoindre sa famille; sa seconde tentative, à vélo, échouera le lundi matin devant les interdictions militaires belges.

Ils n'y comprennent rien! Ils ne veulent pas y croire! Pourtant l'ordre est très clair! Stampe l'a intercepté au central: le 13ème de Ligne, toute la 8ème Division décrochent de Namur.

Comment! Depuis septembre, depuis huit mois, ils creusent des abris et des tranchées, ils tirent des kilomètres de barbelés et de câbles, on les embête de jour comme de nuit, ils patrouillent par tous les temps, ils ont posé des mines, repéré des secteurs de tir, ils ont quitté leur famille et leur boulot depuis si longtemps; tout ça pour arrêter les Allemands. Tout ça pour rien! Au moment où ils arrivent, sans en avoir vu un, on va partir. Merde! Merde! Merde! Qu'est-ce qu'ils foutent les chefs! Qu'est-ce qui va se passer? Qu'est-ce qu'on va devenir?

Les officiers ne répondent guère. Les pauvres ils sont aussi déçus et démunis que les soldats.

Enfin!... Léon Stampe a préparé son barda: le fusil, les munitions, le casque, le masque à gaz, le havre-sac, la gourde, la gamelle, la capote et la couverture de grosse laine. Encore que la gamelle il se demande si c'est bien utile; hier, la roulante a été renversée et la sixième compagnie n'a plus de cuisine.

La compagnie, lourdement harnachée, se met en route en fin d'après-midi.

Ils descendent par la Montagne Sainte Barbe, traversent la Meuse sur un pont militaire, à l'île Vas-t-y-frotte (par petits groupes, en courant, sous les attaques aériennes), grimpent la citadelle et entament un long calvaire de cent kilomètres qui les conduira près d'Audenaerde par Sart-Saint-Laurent, Fosses, Auvelais, Ransart, Pont-à-Celles, Soignies et Lessines.

A Velaine, près de Fleurus, Léon Stampe a déjà les pieds en sang; il parvient à les reposer dans un bain de boue, pendant quelques kilomètres, sur un chariot...

La marche est pénible, entravée par les réfugiés et les destructions, arrêtée par les hurlements des Stukas, compliquée par les contre-ordres, ralentie par la soif, la faim et les sacs

en bandoulière qui scient les épaules, encombrée par la lourde capote qu'on n'ose pas abandonner.

Il marchera ainsi plus de deux jours en se nourrissant au hasard des fermes et des villages. Une partie du régiment sera embarquée dans un train mais lui fera partie des malchanceux qui continueront à piétiner leurs cloches.

Son épreuve s'interrompra à Péteghem, au bord de l'Escaut, chez un vieux couple hospitalier où il pourra enfin dormir tout son saoul.



Une cuisine roulante comme celle qui manqua si cruellement à Léon Stampe à partir du 14 mai.

A six heures trente, Freddy Metten quitte le fort par la gaine d'air pour un repos bien mérité au château Marquet. A peine est-il installé au cantonnement que le lieutenant Hameleers rassemble tout le monde; les garnisons de réserves des forts doivent partir. Direction Mons. Rendez-vous secret.

Comment diable Freddy Metten a-t-il pu penser que les Allemands allaient le laisser dormir tranquille? Les bagages ont été préparés pour la relève, on peut partir assez rapidement.

Il se rend compte soudain qu'il a pris ce matin une décision capitale; au moment où il allait descendre, le capitaine Degehet lui a demandé de rester au fort, sans l'y obliger cependant. Il apprécie son capitaine, il a un peu hésité. "Je suis vraiment très fatigué, je voudrais un peu de repos. Mais je reviendrai bientôt, avec la prochaine relève".

Et voilà! Il n'y aura plus ni relève, ni repos. Il part à pied, vers un destin différent.

L'aventure commence mal, dans le désordre et la confusion; Metten fait équipe avec cinq copains de la classe 40; dans la traversée de Jambes, le groupe est déjà fort étiré. Il a mis son sac (c'est-à-dire tout son bagage) sur une charrette qui les suit. Dans la montée de la citadelle il s'aperçoit avec stupéfaction que la charrette a disparu; fatigué de la pousser, "on" l'a abandonnée après avoir balancé les sacs dans la Meuse; les dix chemises dont Madame Metten avait pris tant de soin terminent ainsi tristement leur carrière au fond de l'eau; avec toutes les affaires de son fils qui se retrouve fort dépouillé pour achever la guerre; il n'a sur lui que l'essentiel: sa capote, sa carabine et ses cartouchières.

On marche.

Par Malonne et Fosses, ils arrivent à Vitriaval où l'équipe des six s'installe pour la nuit dans une maison abandonnée.

Depuis Sart-Saint-Laurent, ils n'ont plus vu leur lieutenant. Il est vrai que la pagaille est générale; la route est encombrée de chars et de camions français, de troupes de toutes les armes, de réfugiés de tous les âges à pied, à vélo, en voiture, en chariot, avec des amoncellements invraisemblables de matelas, de vieillards et de provisions.

Les six artilleurs, à l'écart de cette cohue, harassés par leurs trois jours de veille et cette longue marche s'endorment lourdement.

Depuis deux jours le fort est en action; depuis lundi matin les canons et les obusiers ont effectué tous les types de tirs (tirs d'accrochage, tirs de harcèlement, tirs de fauchage, tirs d'interdiction, tirs de ratissage, tirs de contre-batterie) sur tous les objectifs à leur portée: les bois d'Heer et de Jeumont, le château des Arches, le pont d'Ausse, la route de Strud, le château d'Arville, Maillen, Courière, le carrefour de Quinaux, un convoi d'artillerie sur la route de Marche, un terrain d'atterrissage, une position d'artillerie, des fantassins infiltrés dans les bois, une colonne de chars près de la ferme Moreau...

C'est un bel exercice; qui dépasse ce que le capitaine Degehet aurait pu imaginer.

Cette activité, qui leur permet d'appliquer en vrai, pour la première et sûrement la dernière fois tout ce qu'ils ont si longuement appris, provoque chez les artilleurs une sorte de fièvre, d'enthousiasme; ils manifestent des joies de gamin qui a marqué un goal et rougissent de bonheur quand leurs chefs les félicitent.

En deux jours, on a tiré 1600 obus.

Hier matin, les dix cochons réquisitionnés sont arrivés au fort.

Le moral était bon mais ça ne va pas durer.

A huit heures trente, en pleine relève, le capitaine reçoit l'ordre d'envoyer la garnison de réserve à Estinnes-au-Val. Qu'est-ce que cela signifie? Combien de temps pourront-ils tenir sans relève? Lui, le chef, qui n'a pas droit au repos, qui n'est pas dédoublé, qui est déjà sur la brèche depuis cinq jours, lui sait comme ce sera difficile.

Il organise cette première catastrophe. Il garde au fort tous les officiers (mais il en faut bien un pour emmener les partants) et tous les sous-officiers de tir. Cette évacuation va le priver de ses véhicules: les vélos, la camionnette, la voiture. Mais aura-t-il encore besoin de ces moyens dérisoires?

A neuf heures quinze le commandant Pinchart l'appelle personnellement au téléphone. La voix est très émue. "Les forts sont isolés. Résistance à outrance. Mon cher Degehet, tu sais ce que cela veut dire, je sais que l'on peut compter sur toi".

Non, il ne sait pas vraiment tout ce que cela veut dire; il l'apprendra, un peu à la fois; mais que le commandant se rassure, l'état-major peut les abandonner sans se tracasser pour eux, le fort a un moral du tonnerre.

"Mon cher" termine le commandant, "je ne t'oublierai jamais, quoi qu'il arrive et je te salue bien bas".

Ce "quoi qu'il arrive" très imprécis semble au capitaine d'une grande pudeur. Ce qui arrive dans l'immédiat, c'est qu'il porte SEUL la responsabilité de toutes les décisions, c'est qu'il n'y aura plus de ravitaillement, ni de renseignements, ni de protection extérieure. Ce qui arrive, c'est qu'on les condamne.

Qu'on les condamne à quoi?

Bon! On verra bien! En attendant, le mieux à faire est d'annoncer, lui-même, à chacun, cette situation tragique. Il rallume sa pipe, se compose un masque optimiste et de coupoles en postes de guet, de dortoirs en services, il tente de neutraliser l'inquiétude, la consternation, la rage qu'il déclenche partout en apportant la nouvelle. Ça ne se passe pas trop mal. Il les convainc qu'il faut tenir jusqu'au dernier obus, jusqu'à la prochaine contre-attaque que les autres sont allés préparer.

Les officiers du bureau de tir se disent heureux d'être soulagés de la tutelle de l'état-major. Mais qui fournira les bulletins aérologiques?

Vers dix-sept heures, une nouvelle alerte morale se déclare; le lieutenant Hougardy en allant aux toilettes dans la contrescarpe, découvre un rassemblement anormal dans le fossé de gorge. L'aumônier est parmi eux mais ne semble guère les reconforter: il est grand temps que le capitaine intervienne pour désamorcer une mutinerie naissante.

Les hommes discutent par petits groupes; les visages se ferment à son approche; quelques-uns crient, enfin, une avalanche d'aigreurs et de griefs: les chefs les abandonnent lâchement, les fantassins pour qui ils ont tant travaillé s'enfuient sans combattre, les punitions sont injustes, pourquoi doivent-ils rester seuls pour arrêter les Allemands si tous les autres reculent,...

Le capitaine fait à nouveau appel au patriotisme, à l'exemple de ceux de 14 mais cela ne mord guère sur leur amertume. Le meilleur argument qu'il trouve c'est la vengeance. Il leur parle de leurs femmes et de leurs enfants, chassés par la peur, mitraillés sur les routes de l'exode. Il leur explique que l'état-major n'est plus nécessaire, qu'ils ont ici tout ce qu'il faut pour faire payer aux Allemands les souffrances des leurs. Il promet une contre-offensive qui viendra secourir le fort et chasser les envahisseurs.

Chacun reprend son poste; le capitaine est soulagé; l'épreuve a été rude; ils ne savent pas qu'ils ne sont qu'au début de leur calvaire, que le pire est à venir.

La 211ème division d'infanterie est en réserve de la 4ème Armée; elle a suivi par bonds successifs les traces des divisions de tête.

Elle a passé la frontière à Elsenborn, dans la nuit du 12 au 13 et par Stavelot, Bomal et Havelange est venue prendre le 18 ses quartiers dans le triangle Houx-Emptinne-Assesse; elle a comme mission de relever la 267ème division pour protéger le flanc nord de la 4ème Armée contre les forts sud de Namur.

Günter la trouve un peu saumâtre. Depuis neuf jours c'est la guerre et finalement c'est plus calme que certains exercices; il ne fait que rouler en camion et attendre.

Depuis hier il est installé avec son peloton dans une ferme à Skeuvre et regrette de ne pas être tankiste dans la fringante 7ème division blindée du général Rommel qui a franchi la Meuse depuis une semaine et se couvre de gloire dans le Nord de la France.



Un Günter possible

En fin d'après-midi le chef de peloton rassemble ses hommes pour leur annoncer enfin une mission plus exaltante: leur régiment est chargé de conquérir les trois forts du sud de Namur. Il leur montre sur une carte comment les forts qui résistent opiniâtrement empêchent les mouvements des troupes allemandes victorieuses, qui progressent très vite à travers la Belgique et le Nord de la France.

Il leur explique ce qu'est un fort, sa puissance et ses points faibles.

Il leur dit que le régiment a reçu en renfort des pionniers d'assaut du Génie et des chasseurs de char; qu'il forme ainsi le "Groupement de combat Krieger" du nom du colonel qui commande leur régiment (le 306ème).

Puis il donne ses ordres pour le départ. Efficaces, méthodiques, disciplinés, ils sont prêts en un tour de main.

Le camp de Skeuvre est levé et le régiment s'ébranle vers le Nord. Le premier bataillon, celui de Günter, s'arrête à Sorinne.

Günter reprend vie, il va pouvoir se battre. Mais contre quoi? Il lui semble que les coupoles de fer et les masses de béton ne sont pas un bon objectif pour un fantassin. Ce sera plutôt l'affaire du génie et des canons antichars.

Adelina Massin ne reverra plus son village; l'exode court mais éprouvant a eu raison de ses soixante ans fatigués; elle est morte subitement, avant hier, dans une étable d'Assesse où la petite troupe venait d'arriver. On l'a installée dehors sur de la paille, on a eu beaucoup de peine à trouver un cercueil, on l'a portée au cimetière où, faute de fossoyeur, on a dû l'abandonner sur le gazon. Pauvre Adelina!

Maria n'a pas très bien compris pourquoi l'expédition qui avait mis des sous à Sainte Rita (dans une chapelle à Gougny) pour arriver saine et sauve en France s'était définitivement arrêtée; quelques kilomètres plus loin, à Tarcienne. Peut-être devenait-il trop difficile de progresser dans la cohue, peut-être était-il trop dangereux de continuer à s'exposer aux mitraillades des Stukas, peut-être étaient-ils fatigués et satisfaits d'avoir trouvé un refuge accueillant...

Maria qui aujourd'hui flâne sans inquiétude dans les rues d'Assesse apaisée (on entend encore beaucoup tirer mais de loin, vers Wierde) est obsédée par les images hallucinantes de sa brève incursion dans l'horreur de la guerre: les hurlements terrifiants des avions qui plongent sur Gerpinnes, des soldats français fourbus et mal rasés qui ripostent désespérément, des chevaux affolés qui s'enfuient, des camions qui brûlent, des vaches mortes les pattes raides et le pis distendu, des colonnes interminables et tristes de gens, de vélos, de chariots, de voitures, un soldat tué sur le bord de la route.

Et sur le chemin du retour, d'autres images encore: à Burnot, Bisou qui prend le mors aux dents, à Yvoir l'encombrement formidable créé par les troupes allemandes * dans le village et sur le pont, le tablier sur les yeux de Bisou pour l'obliger à traverser le pont de bateaux, le passage à gué du Bocq, à côté du pont détruit, à quelques mètres des cadavres d'un soldat français et de son cheval, le désordre et la saleté d'un moulin pillé où ils passent la nuit, à Bauche.

* Maria ne sait pas qu'il s'agit de la 211ème division d'infanterie dont un régiment est resté sur la rive droite pour investir les forts sud de Namur.

La mémoire de Maria restera fidèle. Elle a noté son itinéraire et toutes ses petites aventures: chacune des alertes quand il fallait avec beaucoup de peine descendre les vieilles de la charrette avant de se coucher dans le fossé, le prix exorbitant (cinq francs) demandé à Biesme pour quelques tasses de mauvais café, le vol de la charrette et sa récupération énergique par les filles Pirmez...

on préparait un bon coquer pour le soir. Marie fut
 lit mener le cheval aut' ~~travaux~~ champs mais en sortant
 elle vit un homme qui rodait autour des charrettes
 elle n'y prête que de l'attention en revenant, elle
 constata que notre charrette avait disparu elle donna
 l'alarme tout le monde se mit sur pied les filles
 Pirmez prirent chacun un vélo et partirent dans la
 direction des traces relevées sur le sol. Les femmes à pied
 suivirent. Elles reconnurent de loin la charrette ainsi
 que le petit homme les 2 femmes l'emprisonnèrent et
 le séquestrèrent d'importance il nous promit de la
 ramener ce qu'il fit d'ailleurs. et nous rentrons con-
 tentes de l'avoir retrouvé. Adeline préparait les
 repas. Tous les jours on marchait après des fr. de terre

Aujourd'hui, l'aventure est manifestement finie. On voudrait bien rentrer à Andoy, mais c'est interdit. On attend.

Il n'a plus rien à manger, ni à boire; il a passé la nuit sur la paille d'une grange; il erre dans la campagne, dans la foule hallucinante des réfugiés hagards et des soldats désemparés; il voit la mer de loin; il est quelque part entre Hesdin et Montreuil (au nord d'Abbeville).

Freddy Metten a connu, pour arriver là, sept jours d'errance et de cauchemars, de peurs et de souffrances, d'aventures parfois pittoresques. En traversant la Sambre à Landelies, la barque a chaviré à un mètre du bord, il a dû sauter dans la vase (ça n'a fait rire que les autres); l'équipe a pris des vélos à Fontaine-l'Evêque, à Hornu, à Quiévrain; ils n'ont trouvé personne à Estinnes-au-Val, au rassemblement prévu; ils ont été bal-

lottés de Seclin (juste au sud de Lille) à Béthune, d'Aire-sur-Lys à Hesdin; ils ont dû participer à des patrouilles avec des soldats français.

C'est dans la forêt d'Hesdin qu'il a vraiment connu le combat, dans une chasse aux parachutistes organisée par un colonel français, un combat de fantassins (pour lui, l'artilleur-téléphoniste!) où il a fallu ramper, courir, tirer; une bataille qui a dispersé le groupe et où Caelen a trouvé la mort.

Ce matin du 23 mai, il tourne en rond, à pied, sans trop savoir où aller. Il jette sa carabine dans une mare...

A onze heures, l'errance se termine. Il est fait prisonnier sur la route de Neuville et conduit dans un camp improvisé. Il y retrouve une quinzaine de belges, des flamands et trois bruxellois; eux parlent de s'évader mais Freddy Metten a peur de se faire tuer. Il fait une chaleur accablante, la DCA allemande et les bâtiments de guerre anglais tirent sans arrêt, les Stukas plongent sur les plages...

Vers quatorze heures trente, les trois bruxellois l'entraînent dans leur fuite. Au pas de course, ils traversent une prairie, escaladent un mur, se retrouvent dans la forêt. Plus loin dans une ferme bondée de réfugiés, il rencontre des gens d'Hornu qui lui donnent des habits civils. Freddy Metten, en enfouissant son uniforme sous la paille entame une nouvelle aventure: c'est un évadé.

Günter Hutschenreiter souhaitait l'action, la conquête, la guerre; la guerre, à peine connue s'est révélée cruelle. Hier, dans le bois, en contre-bas du fort, plusieurs de ses camarades ont été tués ou blessés par une véritable pluie d'obus et de grenades. La navette des brancardiers entre Andoy et le poste de secours, s'est poursuivie tout l'après-midi. Günter a maladroitement rabattu les paupières de son meilleur copain, Hans, foudroyé à côté de lui; c'était le premier mort de sa guerre.

La première tentative de conquête du fort a échoué hier matin, sous le déluge de fer et de feu lancé par les deux forts voisins.

Il est six heures; le brouillard est épais; la pluie d'hier a détrempé les chemins et Günter est exténué. Le colonel a décidé d'amener les PAK et les FLAK * le plus près possible du fort et tout le monde a dû s'y mettre pour pousser les pièces dans la boue, en silence, dans l'obscurité, jusqu'à moins de mille mètres; ainsi, les tirs directs seront plus efficaces.

Maintenant, tapis dans les fossés et les positions belges abandonnées, les fantassins du deuxième peloton attendent; dès que les coupoles seront neutralisées ils tenteront le passage par l'entrée du fort; l'état-major a jugé préférable de ne pas faire franchir les fossés.

Le chef de peloton leur a expliqué en gros le plan de l'opération. Pour éliminer la cloche de feu qui les a tant fait souffrir hier, les trois forts sont attaqués simultanément; Dave par l'artillerie lourde, Andoy et Maizeret par les PAK et les FLAK. Pendant ces bombardements intenses, la première compagnie, appuyée par un peloton de pionniers d'assauts prend position devant l'entrée du fort. A cause du temps exécrable le départ des opérations n'a pu être fixé à une heure précise; le signal a été donné par un obus de 88 mm sur une coupole d'Andoy, dès que le brouillard s'est levé.

Lorsqu'ils auront conquis le fort, le bataillon nettoiera le terrain entre Andoy et la Meuse, et se rabattra vers Dave pour l'attaquer demain.

Le duel d'artillerie est déclenché à huit heures quarante par un des Flak 88 alignés sur les hauteurs de Wierde; il dure deux heures; la FLAK aboie rageusement à chaque mouvement des coupoles.

Malgré les obus qui continuent à pleuvoir la première compagnie progresse vers l'entrée; hier, ils ont ouvert des brèches dans les champs de mines et les barbelés, ils retrouvent leurs traces. Les tirs amis s'arrêtent, c'est le moment de l'assaut, il est onze heures. Mais comment franchir ce satané porche long et étroit barré par une douve, interdit par le feu nourri d'une mitrailleuse bien protégée, alors qu'ils sont terrassés par les obus et les grenades, et empêtrés dans les mines et les barbelés? La première compagnie, impuissante, échoue et se retire en abandonnant ses morts. La FLAK recommence à cracher; les coupoles du fort se taisent une à une; Günter et ses compagnons attendent à distance prudente; à

* PAK: PanzerAbwehrKanone (canon antichar)
FLAK: FLiegerAbwehrKanone (canon antiaérien)

quatorze heures trente, nouvel essai d'assaut, nouvel échec.

A quinze heures, la FLAK reprend, pendant une demi-heure, une série de coups bien espacés; Gün-ter n'entend plus rien du côté de Dave * et compte les coups. Cent. Il en compte cent, qui sonnent comme le glas, qui claquent comme cent coups de grâce dans la nuque du fort.

Vers dix-huit heures, Gün-ter éberlué, couché dans un fossé, voit arriver au fort un officier allemand portant un drapeau blanc; il entre dans le fort; on ne tire plus; l'officier repart.

Puis vers vingt heures la première compagnie repart à l'assaut de la porte pour la quatrième fois; mais cet assaut devient une promenade; ils entrent sans résistance.

Dans le fossé, les soldats belges sont rassemblés; sans arme, les bras ballants, hirsutes et fatigués.

Un peu plus tard, Gün-ter se retrouve au garde-à-vous; la première compagnie du premier bataillon du 306ème régiment d'infanterie allemande rend les honneurs au chef des valeureux vaincus du fort d'Andoy; Gün-ter est sensible à la noblesse du geste; mais son orgueil de vainqueur l'éblouit tant qu'il ne voit pas la haine, la rancune, l'angoisse, l'espoir de la vengeance des deux cents regards fatigués qui défilent devant lui.

* Gün-ter ne sait pas que, pour permettre aux huit FLAK 18 de 88 mm alignés sur le Lambaitienne de tirer calmement les cent coups de grâce bien ajustés, l'artillerie lourde neutralise le fort de Dave par un cocktail d'obus brisants et d'obus fumigènes.

Le martèlement infernal sur les coupoles recommence à huit heures quarante dès que le brouillard se lève. Le capitaine Degehet sait depuis hier, par des éclats trouvés dans les fossés que son fort va rendre l'âme sous les coups efficaces des obus de 37 et de 88 millimètres. La précision et la cadence de tir sont diaboliques. Les artilleurs allemands qui ont poussé des pièces jusqu'à moins de cinq cents mètres ont des réactions beaucoup plus rapides que les mouvements des coupoles. La lutte devient inégale.

Les coupoles de guet sont hors d'usage; la coupole mitrailleuse aussi; l'observation devient malaisée, voire impossible.

Pour essayer de desserrer l'étau des canons antichars, le capitaine fait cracher des boîtes à balles par tous les obusiers et des grenades dans toutes les directions.

Il sait déjà qu'il joue ses dernières cartes, mais quoi! par discipline et par conviction, il est résolu à résister jusqu'à la limite des forces des hommes et du matériel.

Auguste Degehet se demande comment son fort va mourir. Son fort! Cette énorme machine de béton et d'acier est depuis treize jours un monstre vivant dont il s'est fait le coeur; il a offert à cette chimère toute sa vigueur et son intelligence, sa sueur et sa passion, toute son ingéniosité, son savoir et... une immense fatigue.

Son navire va sombrer.

L'agonie a commencé le 15 mai avec la fuite de l'état-major et des fantassins (la fuite des rats n'est-elle pas le premier signe prémonitoire du péril?); le 17, par la TSF, le Roi leur adresse un adieu solennel et leur commande, à eux, abandonnés, de résister jusqu'au bout (qu'est-ce que ça veut dire "jusqu'au bout"? Jusqu'au bout de quoi?); le 18, Marchovelette, première victime, succombe; le 19, c'est Suarlée; ce jour-là, en apprenant, par la radio, la progression allemande, il comprend qu'il n'y aura jamais de contre-attaque, qu'ils resteront seuls, jusqu'au bout; le 20, il devient certain qu'ils sont définitivement hors de portée de tout secours.

Comme sur un navire en perdition, il fait l'inventaire; les réserves de pain sont épuisées, il reste des biscuits et de la viande (grâce aux cochons réquisitionnés); le niveau des munitions décroît de façon inquiétante; mais paradoxalement le moral de l'équipage est excellent; on pourra

survivre quelques jours encore...

Le 21, l'étau de la mort se resserre, Malonne et Saint-Héribert tombent et les antichars assassins rôdent dans le village d'Andoy.

Et depuis hier...

Ainsi chaque jour apporte un signe de désespoir et chaque jour aussi le capitaine agit comme si le fort était immortel. Il tire sur tout ce qui bouge; il multiplie les patrouilles pour éviter les surprises; le 23, il repousse une attaque puissante en provoquant un tel carnage dans le bois de Jeumont que les assaillants ont crié puce et levé des drapeaux blancs pour évacuer leurs blessés. La nuit dernière il a été jusqu'à faire murer, avec du ciment à prise rapide, une galerie souterraine où l'on avait entendu des bruits de sape. La nuit dernière encore, il a pris la folle décision d'incendier le bois de Jeumont, dès l'aube, avec du mazout, parce que ce bois favorise trop l'approche ennemie (mais la FLAK a interdit cet acte audacieux).

L'ennemi est tenace; l'offensive aujourd'hui est tellement intense que le capitaine la pressent décisive. A mesure que passent les heures les symptômes de l'agonie se précisent: la pression sur les postes 24b et C30 s'accroît, le sous-lieutenant Degué est grièvement blessé à la tête dans la coupole I,* le fort est totalement encerclé, les attaques d'infanterie pour forcer l'entrée se répètent, la poudre et la poussière envahissent les coupoles.

A quinze heures trente le fort se tait; les coupoles sont hors d'usage; le capitaine a obéi au Roi, il est arrivé AU BOUT; il a épuisé toutes ses munitions; malgré l'énorme fatigue de ces treize jours démentiels subsiste encore du courage et de l'énergie, mais il les sait dérisoires devant la puissance de fer et de feu qui l'opresse de toutes parts.

Il n'y a plus d'espoir!

La mort se présente sous la forme d'un parlementaire allemand qui apporte un ultimatum du général Renner, commandant la division.

La dernière décision est terrible: rejeter la sommation, c'est imposer à deux cents hommes une mort atroce, héroïque mais inutile. (le fort

* Il y dirigeait le tir destiné à protéger la rentrée au fort de l'équipe de C30.

épuisé a perdu toute signification militaire), l'accepter c'est se rendre, c'est trahir, c'est donner au fort, pour l'histoire, une réputation humiliante.

L'honneur et la fierté du capitaine sont blessés par ce choix, mais le cœur l'emporte; la mort dans la moitié de l'âme, après avoir pris conseil de ses officiers, il choisit la vie.

Son dernier acte de commandant est de faire détruire tout ce qui pourrait servir aux vainqueurs: armes, machines, documents; puis, aux hommes rassemblés dans le fossé de gorge, il explique le motif de la reddition. "Vive le Capitaine!", c'est leur cri d'adieu, spontané, reconnaissant.

Une compagnie allemande, au garde-à-vous, rend honneur au courage, à la bravoure de l'officier vaincu; Auguste Degehet, la rage au cœur mais la tête haute, s'étonne un peu de cet hommage, alors que des cadavres en uniforme gris sont encore étalés sur le bord de la route.

Le Général Renner, chez qui on l'emmène, à Sart-Bernard, au quartier-général de la division, le félicite pour sa vaillance.

Ainsi se terminent les treize jours les plus denses, les plus terribles de la vie d'Auguste Degehet; fier d'avoir accompli son devoir d'Homme et d'Officier, tout son devoir et au-delà, il entre ce soir dans une nouvelle vie: celle de prisonnier.

La départementale 126 ondule paresseusement dans la chaleur accablante de midi parmi les vignes et les garrigues, les cyprès et les oliviers, entre Toulouse et Béziers.

Jean de Moreau n'est pas très pressé d'arriver au camp d'Agde que les autorités de Toulouse lui ont donné comme destination finale.

Il fait partie depuis huit jours des dizaines de milliers de jeunes belges qui rejoignent à vélo, à pied, en train ou en voiture les centres de recrutement de l'armée belge (les C.R.A.B.),

ultime réserve d'un état-major général qui espère encore rejouer, sur la Lys, le scénario d'octobre 1914. Progressivement, à mesure que s'étendait la victoire allemande, ces centres ont été déplacés vers le sud, jusque dans ce Languedoc lumineux et souriant, où seule la surabondance de réfugiés empêche de se croire en vacances.

C'est le quinze qu'il a quitté Andoy dans sa Ford au début de l'après-midi, après avoir sans résultat essayé de convaincre Mélanie Cuvelier d'abandonner sa chèvre. Par souci de sécurité il emporte les registres paroissiaux et les documents les plus importants de la commune; il avait la veille trié les archives, supprimé tout ce qui pouvait servir à l'ennemi (liste de milices, plans de lignes téléphoniques) et détruit les cachets et les formulaires pouvant servir à faire des faux. Entre-temps, il a fait quelques repérages pour le treizième de ligne et, revolver au poing, assuré la police pour mettre fin au pillage commencé par certains éléments des troupes auxiliaires.

A Mons, le seize, il tente encore en vain de se faire engager comme volontaire et entame là son odyssée de C.R.A.B.; d'états-majors déboussolés en camps évanescents, à travers les troupes en déroute et la cohue hétéroclite des réfugiés, de Mons à Roulers, d'Ypres à Rouen, du Mans à Toulouse, Jean de Moreau roule inlassablement pour devenir soldat. L'essence est rare, les repas difficiles, les routes encombrées mais, favorisé, il voyage dans des conditions infiniment plus confortables qu'Emile Mathieu, parti le dix mai avec les 16-35 du village. Eux c'est dans un train de marchandises qu'ils vont de Mouscron à Abbeville, puis à pied d'Abbeville à Rouen, puis en train encore, en deux jours de puanteur, de chaleur écrasante, de faim et de soif, jusqu'à Toulouse. Leur premier camp de recrutement prévu était Erquelinnes, ils atterissent à Auch dans le Ger *.

* Je ne saurais trop vous recommander la lecture du très beau livre de René Hénoumont "Un oiseau pour le chat" qui raconte avec beaucoup de charme et de poésie l'épopée d'un C.R.A.B. cycliste (du moins jusqu'au Mans).

Jeudi dernier, le vingt-trois mai, en arrivant à Vive-Saint-Bavon, sur la Lys, le caporal Stampe a été muté à l'état-major du premier bataillon parce que le sien (le deuxième, sans doute trop décimé par la retraite) a été dissous.

Le malheureux y devient le souffre-douleur d'un lieutenant hargneux qui le désigne abusivement pour toutes les réparations périlleuses de lignes téléphoniques; ses nouveaux compagnons d'arme lui sont tous étrangers; il connaît là, dans cette situation pénible, un baptême du feu grandiose et terrifiant, aplati au hasard des missions de T.S. * dans les champs de betteraves ou l'odeur écoeurante des fossés de la Lys, sous l'immense feu d'artifice des échanges d'artillerie.

Il y voit arriver les premiers blessés, les premiers mourants. Lui-même, en portant un message à un commandant de compagnie échappe miraculeusement à la mort: au moment où il y arrive, un obus percute SANS EXPLOSER le pignon de la maison où s'abrite le poste de commandement.

Aujourd'hui, les Allemands attaquent en force; les positions hâtivement préparées derrière une rivière trop étroite sont bousculées et l'état-major du bataillon se retrouve en première ligne, au milieu des compagnies qui refluent. Les Allemands sont proches; le fusil armé, posté derrière un pilier en béton dans la cour d'une ferme, Léon Stampe a peur. Le treizième de Ligne est contourné et pour échapper à la souricière, se replie derrière la Mandel.

Léon Stampe doit son salut (provisoire!) à un officier qui connaît bien la région, un ancien de 14-18, qui les guide par les ruelles, les jardins et les sentiers; on regroupe vaille que vaille des lambeaux d'unités dans un verger de l'autre côté de la rivière; la situation est manifestement tragique et confuse.

Vers dix-neuf heures, le premier sergent-major Babette, secrétaire du bataillon, prend l'initiative folle d'une contre-attaque locale, sur le flanc d'une unité allemande en train d'enfoncer le bataillon voisin (le troisième). Le caporal Stampe

* T.S. - Téléphoniste Signaleur

se retrouve parmi les vingt volontaires disparates rassemblés par le bouillant sous-officier; on prépare les chargeurs de quatre fusils mitrailleurs; on répartit les munitions; on explique la manoeuvre projetée; on se dispose en tirailleurs comme on l'a fait si souvent, à l'exercice, sur la plaine de Belgrade. Babette rugit "EN AVANT"... et personne ne bouge. Babette s'élance en tête et les autres, subjugués, suivent au pas de charge, en tirillant.

Ils progressent de quinze cents mètres, libérant plusieurs hommes du troisième bataillon que les Allemands avaient faits prisonniers et qu'ils poussaient devant eux, en guise de bouclier. Ils attaquent une petite ferme et en délogent des Allemands surpris par l'ardeur de l'attaque. Ils les poursuivent; au moment où il reconforte un copain blessé ("Patience, on va venir te ramener!") Léon Stampe ressent un choc violent dans le bas du ventre et un liquide chaud coule sur sa cuisse. Son sang! Il s'écroule à côté du blessé, puis parvient à se traîner vers la ferme; un copain vient à sa rencontre, le couche sur un tombereau et lui met son pansement; la balle, après avoir traversé son masque à gaz et sa boîte à tabac a fait une vilaine plaie.

Un officier (qui apportait à Babette un nouvel ordre de repli) l'emporte sur le siège arrière de sa moto; la jambe gauche du blessé, inerte, traîne sur les pavés; il hurle de douleur; l'officier lui cède sa place dans le side-car.

Plus tard, il continue son calvaire sur une pile de vélos (?) transportée par une ambulance...

La citation du 1er sergent-major Babette était rédigée en ces termes: "Le 26 mai 1940, au cours de la bataille de la Lys, le bataillon s'étant replié par ordre sur la Mandel, s'est offert spontanément pour conduire une patrouille offensive dans le but de dégager l'aile droite du bataillon fortement menacé par l'ennemi.

A conduit cette opération avec un sang-froid, un courage et un dynamisme admirables.

A su par son exemple, donner à sa troupe, composée d'homme réunis au hasard et sans aucune cohésion, un mordant magnifique, obligeant l'ennemi au recul, et libérant ainsi un groupe important d'officiers et de soldats qu'il tenait déjà prisonnier".

Pendant dix jours, la petite Berthe a dormi dans la baignoire; parce que chez sa grand-tante, à Charleroi, où ils ont passé leur "évacuation" l'espace était mesuré et le grand lit d'hôtes réservé à ses parents.

N'empêche! ça lui a fait comme des vacances dans une ville où la guerre mettait une animation extraordinaire, où circulaient mille uniformes bigarrés, mille véhicules étranges qui fascinaient la petite fille.

Son père, trop prudent, lui interdisait de se promener seule, et trop casanier, tenait à rentrer à Wierde le plus tôt possible. Dès qu'il a su la chute du fort d'Andoy, il a fait préparer les bagages; si bien que les Wagner furent les premiers "évacués" à revenir au village.



Le carrefour de Quinaux comme le découvre Richard Wagner en rentrant le 24 mai 40.

Leur première urgence, après avoir pleuré le pillage de leur maison, fut de s'occuper du curé. L'abbé Beauloye n'avait pas voulu abandonner son presbytère et y avait subi avec sa gouvernante les échanges d'obus entre le fort d'Andoy et la FLAK allemande. L'imprudent avait reçu un éclat dans la cuisse et, faute de soins, la gangrène s'installait...*

* On dut finalement lui amputer la jambe et mettre une prothèse.

Malgré leur intensité (le curé parfois pensait en devenir fou) les bombardements avaient fait étonnamment peu de dégâts aux bâtiments. En oubliant les carreaux cassés Richard Wagner put, sans trop de peine, réinstaller sa petite famille.

Marguerite, son épouse, pourtant fort absorbée par le nettoyage de sa maison saccagée, a de la peine à réprimer son dépit; elle avait préparé avec tant d'amour, en économisant beaucoup, la communion de sa petite Berthe; elle aurait tant voulu que cette communion solennelle soit une belle cérémonie; et ce sont les Allemands qui ont fait la fête avec les bouchées à la Reine, le gigot, le bordeau, le cognac et la pièce montée... c'est comme si elle avait préparé un banquet d'accueil pour les bourreaux de son pays!

A moins, la rassure son mari, que ce ne soient des soldats belges ou des réfugiés de passage...

Son opiniâtreté a porté ses fruits. Marcel Bertrand a retrouvé son unité en la personne du commandant Henrotte; celui-ci récupérait à Sijzele (près de Bruges) tous les bérets verts qui, le quinze, débarquaient du train après deux jours et deux nuits de voyage (pour venir de Bruxelles!). Bref. Des canons de 75 rescapés du Canal Albert sont rassemblés en batteries; le 20A se réorganise et se retrouve à Poperinghe.

Depuis deux jours, le bataillon est sur la Lys, dans les environs de Oostrozebeke. Le canon auquel Marcel Bertrand a lié son destin est en position au coin d'une grange et tire de temps à autre sur des objectifs mal définis.

Ce matin, à l'aube, une ferme à cent mètres de là, a été longuement canonnée; mais c'était probablement lui qu'on visait.

A midi, le commandant vient leur dire de se préparer pour la défense rapprochée. Que va-t-il pouvoir faire, le malheureux petit artilleur qui n'a comme arme qu'une ridicule carabine d'exercice * sans baïonnette. Mais le temps passe et il n'a

* Il avait laissé son fusil à Zussen-Zichen-Bolder en partant en congé le 6. A Sijzele, il a reçu la carabine qu'il avait pendant sa première instruction, à la caserne Dailly! (numéro E609)

pas à s'en servir.

A quinze heures le repli est décidé; il faut faire sauter les pièces. Il met un obus dans la culasse et un autre au bout du tube, nez à nez; une longue ficelle lui permet de tirer en toute sécurité et voici le canon de 75, péniblement ramené du Canal Albert, comme une banane mal épluchée.

Marcel Bertrand n'a guère le temps d'admirer son oeuvre; il faut fuir; par des chemins étroits, camouflé dans les haies, sous les obus qui tombent drus, il court vers le rendez-vous de Ginste.

A Oeselgem, il rencontre l'officier qui a logé chez lui pendant la mobilisation (le monde est décidément petit); ce lieutenant le sauve probablement de la mort en lui faisant éviter, par Dieu sait quelle prémonition, la canonnade qui s'abat sur les camions en attente.

Il parvient à Ondank. Il gardera de la ferme où il dort dans une grange deux souvenirs marquants: la fermière, au souper, cuit cent cinquante oeufs pour ses cent hôtes inopinés et quand il s'éveillera dans la paille, le vingt-sept au matin, tous les autres seront partis, l'abandonnant dans son sommeil trop lourd.

Lucie ne verra pas la cathédrale d'Evreux. Ernest contourne la ville en évitant les grand-routes, comme d'habitude, pour échapper à la cohue des réfugiés et aux embouteillages créés par les convois militaires, pour aller plus vite. Isabelle, chef de l'expédition, a suivi le chemin des réfugiés prudents; hantée par la volonté d'emmener sa nichée à l'abri de la mort, elle est parvenue, avec beaucoup de courage et d'obstination à grignoter chaque jour les quelques dizaines de kilomètres qui la sortaient de la bataille*.

Depuis Saint-Quentin, depuis que les Lacroix et les Demazy ont pris un train providentiel qui devait les conduire directement dans le Midi, depuis que tous les voyageurs (ils restent à neuf) ont pu trouver place sur le chariot, la moyenne quotidienne augmente: en sept jours ils ont fait plus de

* Elle a précédé de justesse la 7ème division blindée de Rommel du côté d'Avesnes le 15 mai.

deux cents kilomètres. Hier ils ont traversé la Seine; il semble à Isabelle que maintenant ils sont sortis de la zone de combat.

Lucie aime beaucoup sa maman et aujourd'hui l'admire d'être si forte dans cette terrible aventure; depuis quinze jours il faut se battre pour manger, pour boire, pour dormir, pour avancer. Maintenant ça devient presque gai mais la première semaine a été pleine d'images horribles; comme ce cadavre tassé, recroquevillé d'un homme brûlé vif, ou ce petit garçon crucifié contre un arbre, la mâchoire arrachée, mort debout dans son costume de marin, ou cette jeune femme qui accouchait, pendant une alerte, dans un chariot voisin.

Pendant cette semaine folle la petite fille a rencontré plus de larmes, de cris, de sang, de souffrances, de prières et de mort qu'elle n'en connaîtra le reste de sa vie.

Cette découverte brutale de la misère et de la méchanceté des hommes l'a mûrie, trop vite, en quelques jours.

Mazette a beaucoup souffert ces derniers temps. Ses sabots ne sont pas ferrés (c'est inutile à Wierde pour travailler aux champs) et l'un deux, blessé, saigne à chaque pas. Ernest a trouvé ce matin un maréchal-ferrant qui a cautérisé la plaie et chaussé Mazette convenablement.

Lucie s'endort en suçant son pouce, en travers d'un matelas qui sert pour trois enfants, la tête sur ses souliers pour ne pas qu'on les vole.

Ce qu'ils sont devenus...

Léon Stampe

Léon Stampe blessé, transite du poste de secours de Klerken à celui de Kortemark, apprend la capitulation de l'armée belge, le 28 mai, dans l'église de Zarren transformée en hôpital de campagne, est évacué en train sur Bruges où il est soigné jusqu'au 11 juin. L'église est bombardée, le train est mitraillé mais sans dommage pour lui. Sa blessure est profonde mais heureusement aucun organe vital n'est atteint; la balle après avoir éclaté sur la boîte à tabac est entrée un peu au-dessus de l'aine (plusieurs éclats y sont toujours cinquante ans après). Il rentre à Hastière où il est démobilisé.

Pendant l'occupation, il ajoutera à sa Croix de Guerre une palme pour actions dans la résistance (Mouvement National Belge).



L'église de Vive-Saint-Bavon, après la bataille de la Lys.



Léon Stampe (à gauche) devant la ferme "Het Goed ter Molsten" prise aux Allemands le 26 mai 40; avec deux compagnons d'armes de la contre-attaque Babette. (Photo prise le 31 mai 81)

Maria Dispaux

Les Dispaux rentrent à Andoy le 26 après avoir obtenu l'autorisation à la Kommandantur d'Assesse. Ils retrouvent leur maison pillée, les armoires éventrées, la vaisselle salie mais les trésors cachés dans le four ont échappé aux vandales.

Les quatre ans d'occupation allemande ne seront pas faciles pour une veuve et quatre enfants.

Richard Wagner

Après la chute du fort et la rentrée progressive des réfugiés, la vie recommence à Wierde, sous l'administration allemande. On remplace les carreaux cassés. L'instituteur retrouve sa classe où des petits réfugiés de Namur remplacent les petits évacués de Wierde.

Plus tard, il deviendra secrétaire du "Secours d'hiver" (le bourgmestre Jean de Moreau en sera le président), une organisation qui permettra aux plus démunis de survivre à la pénurie. En 1945 ses rhumatismes l'obligeront à prendre sa pension; il ne sera plus capable de tenir une craie.

Freddy Metten

Freddy Metten est rentré à Namur le 7 juin. Il sera arrêté par la Gestapo en mai 44, interné à la prison de Namur puis dans un camp disciplinaire en Autriche. Il s'en évadera vêtu d'un uniforme de prisonnier français mais sera repris et replacé au Stalag XVIIIB; il sera libéré par les Russes puis les Américains et ramené le 17 mai par un bombardier américain.



*Freddy Metten, heureux père,
en 1948, avec Marena.*

Günter Hutschenreiter

Le 30 mai la 211ème division fait mouvement vers Denain. Elle sera à Avranches, en Normandie début juillet et en Bretagne, dans la région Auray - Lorient - Vannes à partir du 23 juillet pour des missions de garde-côte. Elle y sera toujours en 41.

Personnage fictif (toute ressemblance avec un homonyme éventuel serait purement fortuite) Günter Hutschenreiter peut, à la convenance du lecteur, mourir gelé à Stalingrad ou disparaître assoiffé dans la chaleur torride du désert de Lybie. Les soldats allemands ont beaucoup d'autres destins possibles; le lecteur n'a que l'embarras du choix.

Marcel Bertrand

Après la capitulation, Marcel Bertrand accompagne des chauffeurs qui vont conduire les camions à Deinze. Il perd ses copains et part à pied le long de la Lys; il trouve un vieux vélo et un saxophone, prend le vélo, et roule vers... Andoy. Une malchance incroyable le jette au détour d'un sentier sur un convoi de prisonniers, son nouveau destin est scellé.

Il transite par Gand et Brasschaat. Enfournés par paquets de 40 dans des wagons à bestiaux ils sont conduits à Bocholt (Stalag VIF - camp de transit). On "oublie" de leur donner à boire et à manger, en arrivant ils reçoivent un pain pour six.

Quelques jours plus tard il partira pour Krems en Autriche au Stalag XVIIIB.

Il sera libéré par les Russes le 10 mai 1945 et rentrera à Andoy le 22 juin 45.



Marcel Bertrand, en 43, au Stalag XVIIIB. Son uniforme de chasseur ardennais est usé; il a reçu un battle-dress et un calot anglais.

Le camp d'Agde est déplorable. Jean de Moreau s'y démène pour mettre un peu d'ordre. Le 5 août il obtient de l'essence et rentre le 9 à Wierde. Il se marie en juin 41.

Il sera chef du secteur Namur du service Clarence (un réseau de renseignement allié) tout en restant un bourgmestre actif et courageux.

Le 1 août 1944 il sera arrêté et envoyé à Buchenwald. Il y travaillera (à Blankenburg) dans une carrière et mourra, épuisé, au camp de Dora en novembre 44.

Extrait du rapport transmis par Jean de Moreau au gouverneur de province en août 40.

Il me paraît que dans ces conditions, n'ayant profité de l'autorisation de quitter, qu'après avoir assuré jusqu'à l'extrême limite mes fonctions de bourgmestre et m'étant mis immédiatement après, volontairement (j'avais été déclaré inapte au service), à la disposition de l'armée belge (étant resté un mois dans un camp de recrutement), j'ai rempli entièrement mes devoirs de bourgmestre et de patriote.

Si mes explications étaient jugées insuffisantes, je demande à passer devant une cour d'honneur qui aura à statuer sur mon attitude après avoir pris connaissance des pièces justificatives que je puis produire et éventuellement entendu les témoins qui sont prêts à certifier l'exactitude de ce rapport.

Veillez agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués

Jean de Moreau d'Andoy
(s) J. de Moreau d'Andoy
(s) bourgmestre de Wierde

Lucie Ligot

Par Alençon, Laval et Angers, Ernest, Mazette et Fina, in-fatigables, ont conduit les Ligot à Chiché, un gros village du Poitou, entre Bressuire et Parthenay. Ils y arrivent le 8 juin après vingt-sept jours de chariot. Ils sont bien accueillis et bien logés; Isabelle qui a des difficultés pour changer son argent belge, travaille aux champs avec Ernest pour nourrir la petite famille.

Le village est joli, au milieu de prairies coupées de haies d'aubépines: Lucie y découvre de nombreux élevages de lapins angoras dont les clapiers s'accrochent aux pignons des maisons. Le village reste à l'écart des derniers combats de l'armée française.

Après la capitulation française Isabelle décide de rentrer.

Le voyage de retour durera deux semaines, en contournant Paris par l'est, avec un peu de pluie chaque jour (mais Ernest a placé des arceaux pour protéger ses gens).

Le chariot des Ligot rentrera à Wierde à la mi-juillet.

Le chariot des Ligot au retour de son épopée en juillet 40. Les évacués sont descendus; ceux qui sont venus les accueillir posent sur le char.



Auguste Degehet



Le capitaine Degehet (matricule 1112) à l'Oflag IVC.

Le capitaine Degehet est envoyé à l'Oflag IVC * à Eischädt. Il reviendra à Namur pour le déminage du fort d'Andoy de mai à décembre 41 et sera libéré le 17 mai 45.

Pendant sa captivité, en souvenir des lettres d'amour secrètes de son adolescence, il code des messages au moyen de fautes d'orthographe dans les formulaires de correspondance qu'imposent les Allemands; mais la censure du camp découvre la supercherie.

En octobre 46 le commandant Degehet (il a été promu en mai

* Oflag : Offizierenlager, camp pour officiers.

46), comme tous les autres commandants de fort, est appelé à justifier la reddition de son ouvrage. Une commission a été constituée: la commission des forts; elle est coiffée à l'échelon national par "la commission militaire spéciale".

La commission des forts après une enquête sérieuse et une analyse impitoyable de toutes les actions et toutes les décisions du capitaine, conclut à l'unanimité qu'il a fait tout ce qu'il était humainement possible, qu'il n'a pas failli à l'honneur, que la reddition était justifiée, qu'il mérite de l'avancement et une distinction honorifique, que la garnison mérite une citation collective.

La commission militaire spéciale n'est pas de cet avis. Le général Renard estime que le capitaine Degehet aurait dû refuser l'ultimatum allemand, profiter de la nuit pour réparer les coupes et empêcher l'ennemi de "coiffer le fort" (?) par un feu nourri des coffres battant les fossés.

C'est stupéfiant!

Par une petite phrase assassine, INCOMPREHENSIBLE, le général Renard ruine l'honneur et la carrière d'un Homme*, un vrai, intelligent, courageux et dévoué, qui a cent fois mérité la médaille et la promotion qu'on va lui refuser.

Découragé par cette injustice et cette ingratitude Auguste Degehet quitte l'armée en février 47. Il en restera meurtri jusqu'à la fin de sa vie.

Cette "affaire" nous semble importante, digne d'être méditée, digne d'être étudiée dans les écoles militaires.

Pour que vous puissiez mieux la comprendre nous vous donnons, in extenso, en annexe les conclusions des commissions. Elles valent d'être lues attentivement.

L'attitude des autorités engendre des questions.

Pourquoi l'état-major de la position fortifiée n'est-il pas resté près de ses troupes pour prendre les décisions nécessaires? Au moment de sa "fuite" la reddition des forts était déjà prévisible, évidente, inévitable!

Pour quoi, pour que faire après, le capitaine devait-il provoquer un nouvel assaut allemand?

Jusqu'à quelles extrémités absurdes faut-il comprendre l'honneur, le devoir et la discipline?

Pour le général Renard l'honneur commandait au capitaine Degehet de se faire hacher menu, avec sa garnison, comme ça, pour le principe, pour la beauté du geste.

Pourquoi? Pourquoi? Pourquoi?

C'est ce qu'on appelle les leçons de l'histoire.

* Je ne dis pas un héros, mais j'en ai bien envie.

Extraits du rapport d'enquête sur la reddition du fort d'Andoy établi par la commission militaire spéciale en octobre 1946.

Remarque préliminaire.

La défense du fort, du 10 au 23 mai, est analysée dans tous ses détails par la commission. Cette analyse incluse dans le rapport est trop longue pour être présentée ici. Il nous semble que les extraits choisis mettent suffisamment en évidence l'iniquité de la décision finale.

Conclusions.

Le capitaine DEGEHET est un officier allant, ayant du caractère, certainement courageux.

Après avoir servi comme lieutenant dans un fort de la position, il est appelé, en janvier 40, à prendre le commandement d'Andoy.

Il aime son métier d'artilleur de forteresse, acquiert rapidement, ainsi que l'estime de son cadre et de ses hommes, une connaissance parfaite de l'ouvrage.

Il est à sa place comme commandant de fort, son caractère, entier, s'accommodant parfaitement de pareille mission où il peut donner sa mesure.

La défense est menée avec calme, aucune faiblesse n'est à relever dans le comportement de la troupe, la garnison est bien en main.

Tous les moyens ont été mis en oeuvre judicieusement jusqu'à la capitulation.

Grâce aux mesures prises par le commandant de l'ouvrage, les attaques de vive force ont été repoussées vigoureusement.

L'effet des obus perforants, fait nouveau et imprévu, laisse en lui une impression d'impuissance totale. Le cas de la coupole Mi. où ces obus percent les sphères d'embrasure des pièces, est caractéristique. Il se dit, sans doute, qu'il en sera de même pour celles des coffres.

Il se trouve, avec Dave qui lui est aussi attaqué, seul à résister encore.

Aucune liaison avec l'armée de campagne n'est possible. Les nouvelles sont mauvaises. Il ne peut attendre l'aide de personne.

Il a estimé que de plus lourds sacrifices seraient vains. Peut-on lui en tenir rigueur?

Il possédait des vivres pour 15 jours; il a tenu 13 jours.

En résumé, au moment de la reddition, l'armement d'artillerie était inutilisable, il n'y avait du reste plus d'obus.

La coupole Mi. était perforée. Etaient encore intactes une pièce de la coupole G.P. et la coupole L.G.*. Mais ces organes n'avaient plus de munitions. L'observation était devenue impossible. Il n'y avait donc plus d'action possible ni sur le massif ni sur le glacis.

Les organes de flanquement existaient encore, mais la destruction de l'armement du massif laissait les coffres sans protection et sans soutien devant la supériorité nettement marquée de l'assaillant.

Dans ces conditions, la défense de l'obstacle devenait pratiquement impossible. Elle eut exigé des sacrifices que l'on pouvait légitimement qualifier d'inutiles.

Le Conseil d'Enquête institué en application de l'art.53 de l'instruction sur la défense des forts à déterminé:

- 1°) à l'unanimité, que le Capitaine-Commandant DEGEHET a fait tout ce qu'il était humainement possible dans les circonstances du moment pour réaliser une belle défense d'ouvrage fortifié; qu'il n'a pas failli à l'honneur; que, pratiquement, les moyens du fort et de son personnel étaient inutilisables et non récupérables au moment de la capitulation et que la reddition du fort d'Andoy était justifiée.
- 2°) à l'unanimité, que le Capitaine-Commandant DEGEHET mérite de l'avancement.
- 3°) à l'unanimité, que le Capitaine-Commandant DEGEHET mérite une distinction honorifique.
- 4°) à l'unanimité, que le fort d'Andoy mérite une citation collective.

Propositions.

La Commission des Forts propose:

- 1°) que rien ne soit retenu à charge du capitaine-commandant DEGEHET, tant au point de vue judiciaire qu'au point de vue disciplinaire.
- 2°) que les qualités morales et professionnelles manifestées au cours de la défense par cet officier soient retenues comme titre à l'avancement.

* G.P.=Grande Portée (canon de 75 mm)
L.G.=Lance-Grenades.

3°) que la croix de chevalier de l'ordre de la couronne avec palme et la croix de guerre avec palme lui soient décernées pour le motif suivant:

"Officier allant, décidé, courageux, grâce à son exemple et son ascendant a maintenu intactes, pendant les neuf jours d'isolement du fort d'Andoy, les qualités combattives de son personnel."

"S'est opposé avec succès à plusieurs attaques et notamment à celle du 22 au cours de laquelle il infligea des pertes sévères à l'adversaire."

"Ne rendit le fort le lendemain que lorsque les coupoles et observatoires, soumis au tir à bout portant d'un ennemi supérieur en moyens, furent dévastés sans rémission"

4°) que le fort d'Andoy soit cité pour le motif suivant:

"A opposé une belle résistance aux attaques de l'ennemi."

"La garnison sous la conduite énergique du capitaine DEGEHET fit preuve de courage et d'abnégation."

"Le fort capitula le 23 mai après que les coupoles et observatoires furent ruinés ou rendus intenable par le tir ennemi"

Fait à Namur, le 24 octobre 1946
Le Général-Major BOULOUFFE
Président de la Commission des Forts

Le Colonel de réserve DRION
Membre

Le Colonel de réserve ROEHRS
Membre

Le Major PINCHART
Membre

Le Major HERMANT
Secrétaire

Avis de la commission militaire spéciale.

D'accord pour la citation de la garnison du fort d'Andoy.

Elle émet des réserves au sujet de l'à-propos (et du précédent qui serait ainsi créé) d'une proposition de distinction honorifique pour le commandant du fort, compte tenu des constatations suivantes émises à la page 6 du rapport ci-annexé:

"Le fort n'a pas subi d'attaque d'infanterie".

"Les coffres flanquant les fossés sont intacts: armement et munitions. Il aurait pu, étant donné le moment où la reddition s'effectue (17h30) opposer une fin de non recevoir à l'ultimatum de l'ennemi, et attendre la nuit pour essayer la remise en état de ses organes touchés. Par un feu nourri des

coffres battant les fossés, il pouvait tenter d'empêcher l'ennemi de coiffer le fort."

"Le fait de libérer le P 24B est une mesure qui nuit au fort de Dave. Le commandant d'Andoy aurait du faire passer le personnel de cet abri sous l'obédience du fort de Dave qui tenait toujours."

Le Lieutenant-Général de réserve RENARD
Président de la Commission

Le Lt-Colonel de réserve HAESSEN
Secrétaire

Le Général-Major BRABANT
Membre

Décision du ministre.

Rappelons que le ministre avalisant cet avis incompréhensible n'a accordé qu'une maigre citation à la garnison et a oublié l'héroïsme du capitaine Degehet.

Plans du fort et du village en mai 1940.

Plan du village

En mai 40, Andoy-Wierde était fort différent de ce qu'il est aujourd'hui. Le village n'était pas défiguré par l'autoroute et les pylônes, les maisons étaient trois fois moins nombreuses (182 alors, 550 maintenant!), la route de Marche était étroite et bucolique, les militaires en cantonnement étaient plus nombreux que les autochtones, l'agriculture était l'activité principale; il n'y avait que neuf voitures (Ford, Buick, FN, Citroën) et quatre camions!

Toutes les maisons et tous les abris ont été dessinés sur le plan. Beaucoup existent encore. Noter la zone de servitude militaire, les barrières antichars, et les postes d'observation C30 et 24B.

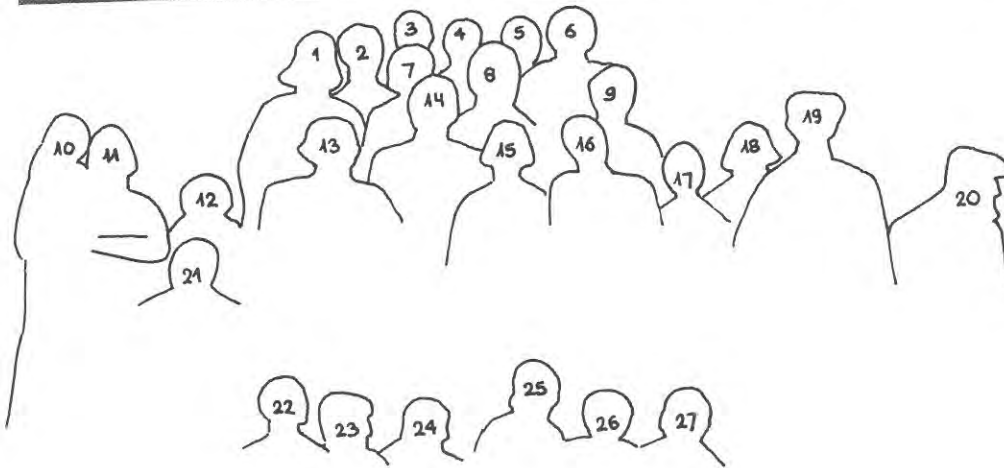
Plan du fort.

Le plan des trois niveaux du fort permet d'apprécier l'étendue de l'ouvrage, la destination des locaux et la situation des armes.

Le plan de coupe longitudinale du massif central permet d'apprécier les différences de niveaux (reliés par des échelles verticales!) et l'épaisseur des couches de terre et de béton.

Certaines expressions font appel au vocabulaire traditionnel des fortifications: l'escarpe est le talus au-dessus du fossé du côté de la place, la contrescarpe est le talus extérieur du fossé, du côté de la campagne, la gorge c'est simplement l'entrée de la fortification.

Maria Dispaux et ses compagnons d'évacuation à Tarcienne.



1. Maria Dispaux.

2. Clara Boseret.

(maman de Maria)

3. Inconnu.

4. Propriétaire de la maison.

5. Victoire Poncelet.

(Madame Peeters)

6. Julia Oger.

7. Lucie Peeters.

8. Madeleine Pirmez.

9. Pierre Dispaux.

10. Luc Gérard.

11. Jeanne Pirmez.

12. Anna Massin.

13. Adelina Massin.

14. Adèle Hastir.

15. Marie-Thérèse Dispaux.

16. Jean Peeters.

17. Maria Hastir.

18. Marie Pirmez.

19. Severin Peeters.

20. Félicien Hercot.

21. Marie-Rose et ses enfants.

22-23. idem 21.

24. Andrée Dispaux.

25. Juliana Gérard.

26. Michel Gérard.

27. Marcel Peeters.

Coupe

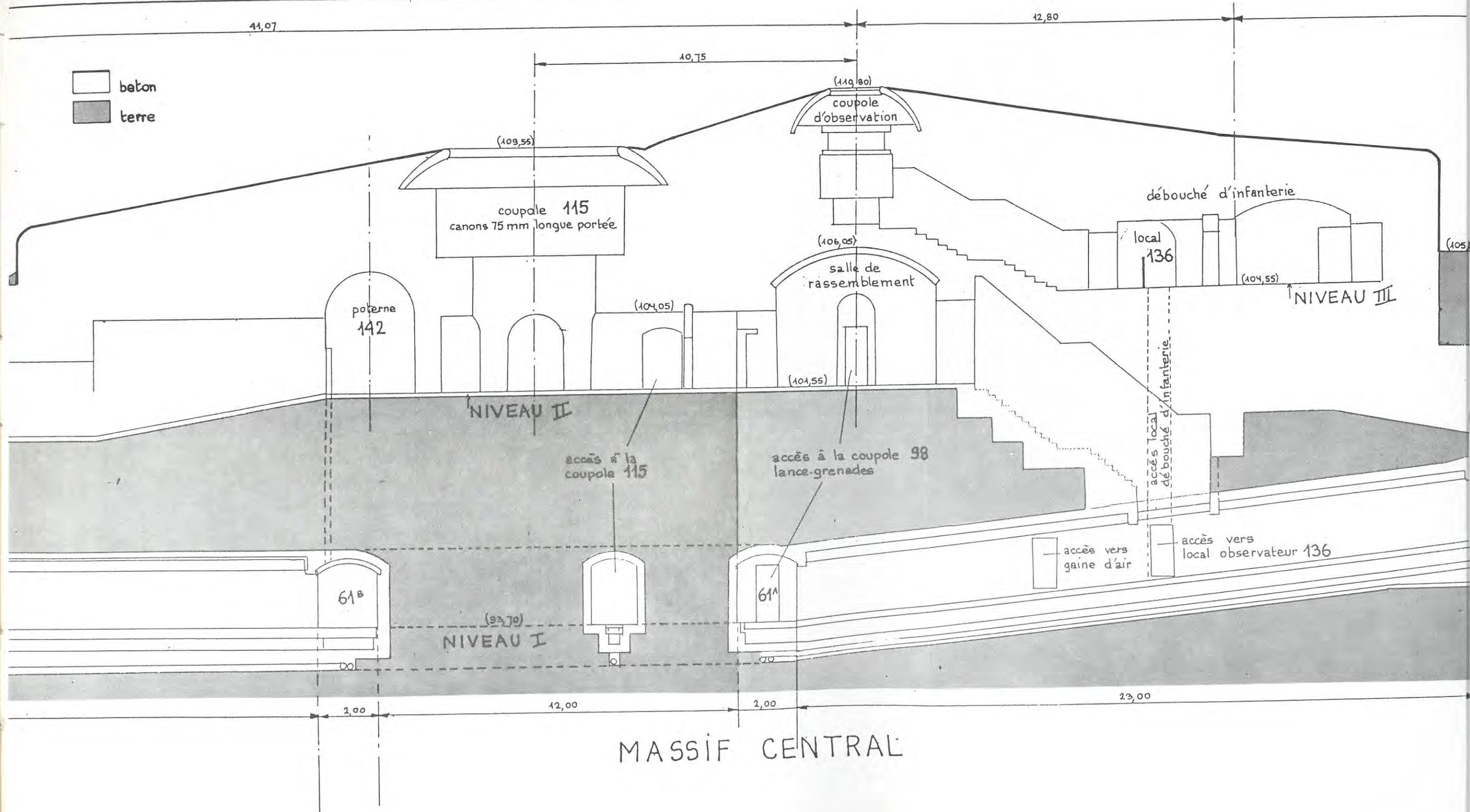
ECHELLE



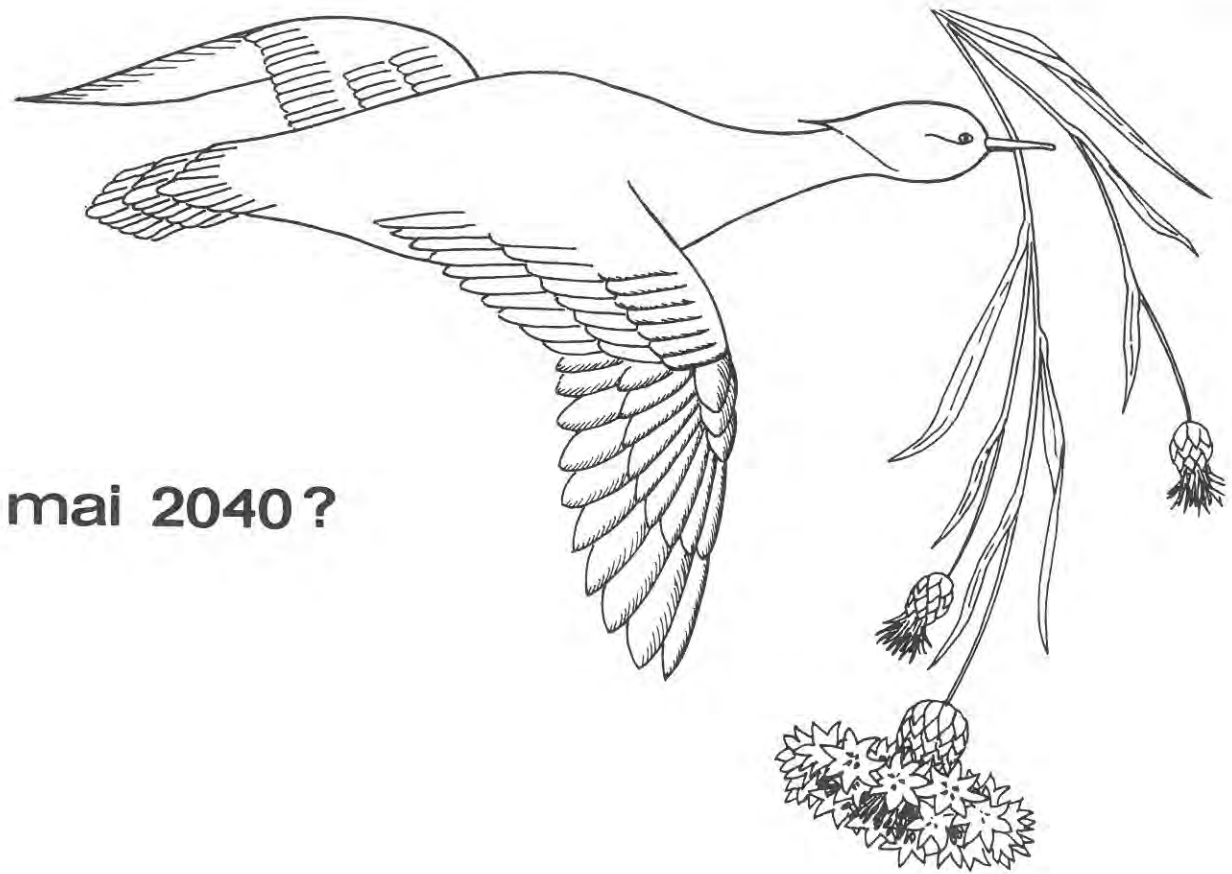
41,07

12,80

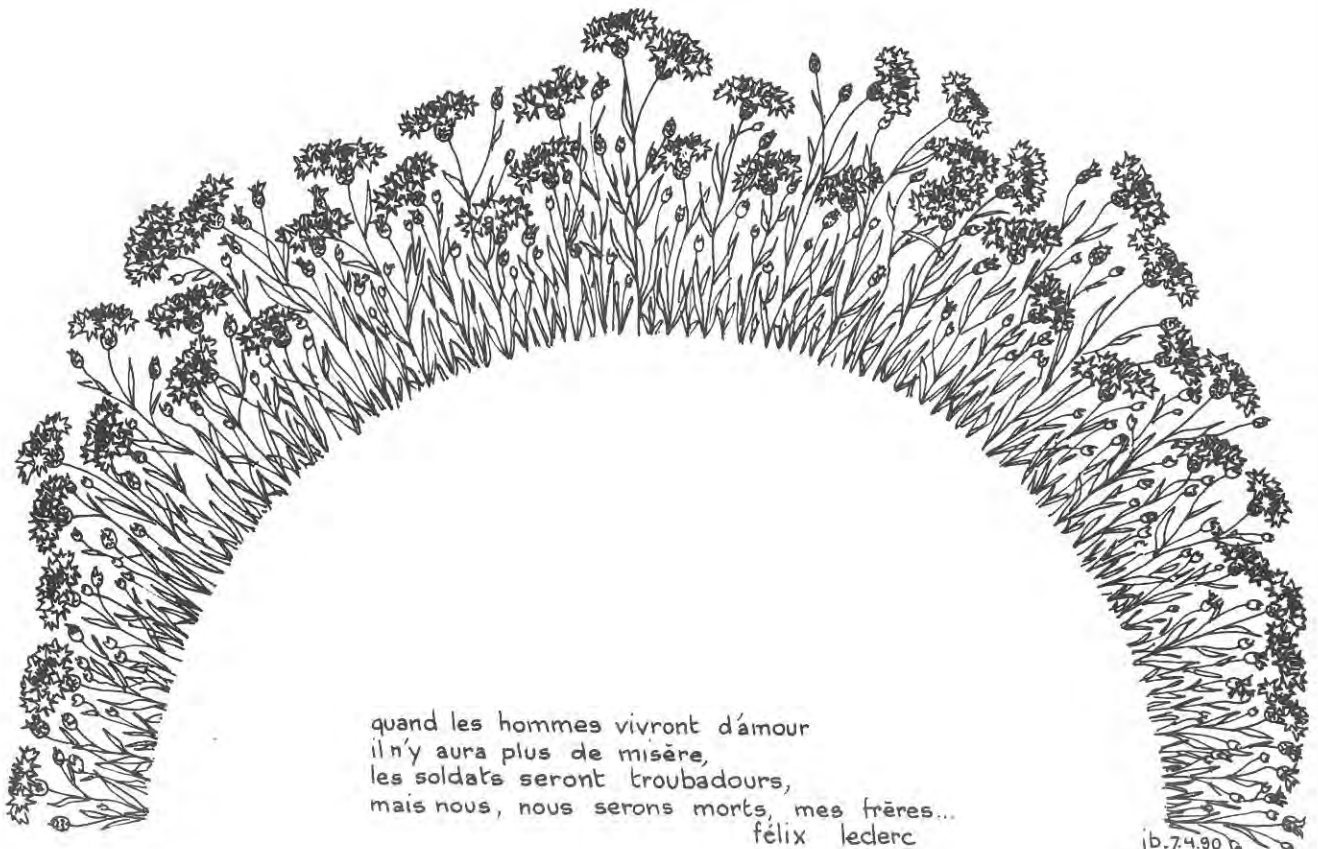
- beton
- terre



M. ROBIN DE RADIGUES E.
Château d'Andoy 99
5141 WIERDE ANDOY



mai 2040 ?



quand les hommes vivront d'amour
il n'y aura plus de misère,
les soldats seront troubadours,
mais nous, nous serons morts, mes frères...
félix lederc

jb.74.90 a